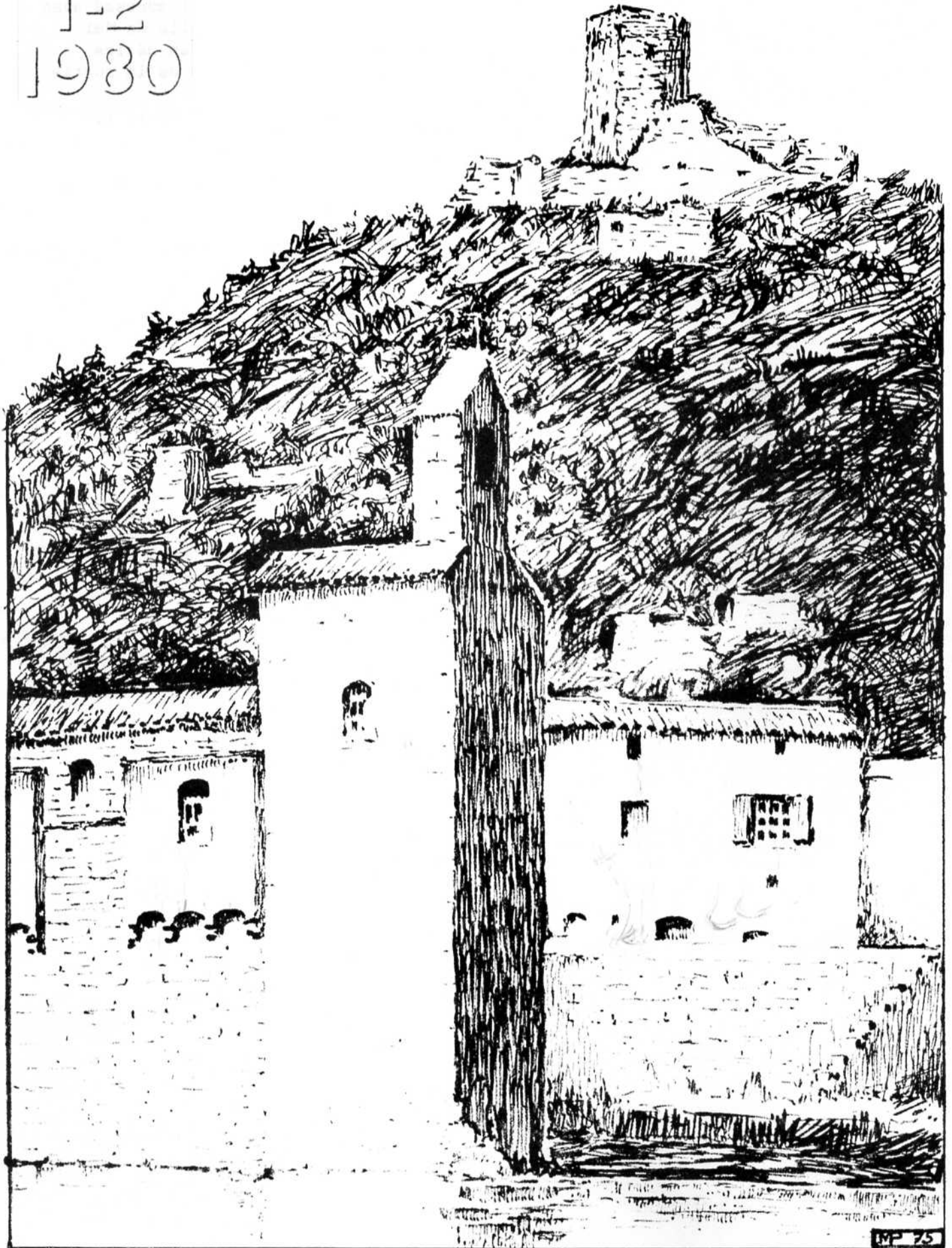


1-2
1980



PONTAIX : le Temple et le Château

association universitaire d'études drômoises

]-2
1980

ETUDES DROMOISES

Revue trimestrielle - n°1/2-1980

Prix de ce n° 10 F

Prix de l'abonnement pour 1980 25 F

/ A régler à AUED VALENCE - C.C.P. n° 5744-20 T LYON /

Adresser la correspondance à Mr HERITIER, Président
79, avenue Château-Fleury - 26100 ROMANS
ou à Mlle BERNARD, Secrétaire- 6, rue Ch. Péguy -26000 VALENCE

S O M M A I R E

et note concernant la sortie de 1980

		pages
Présentation du Bulletin	-0-	2
<u>En VERCORS, depuis 100 000 ans, des réussites</u> <u>humaines exemplaires</u>	M. MALENFANT	3 à 5 bis
<u>HISTOIRE DE VASSIEUX, de 1850 à nos jours</u>	J. ROUX	6 à 18
<u>SAINT UZE, village ouvrier, de 1880 à 1920</u>	A. BERNARD et L. BONNETGN	19 à 34
<u>Communiqués</u>		35
<u>Bulletins disponibles et règlements</u>		36

COMPOSITION DU BUREAU en 1980

- Président : Mr HERITIER - Instituteur et préhistorien - Romans
- Vice-Présidents : MM. LAFFONT - directeur des Ecoles normales
JOVENET - proviseur du lycée technique de Montélimar
DEBARD - professeur honoraire - Valence
DESAYE - professeur au lycée de Die
- Secrétaires : Mlle BERNARD et Mr E. BOISSIER - Valence
- Trésorière : Mlle COLLOMB - Valence.

La sortie de printemps pourrait avoir lieu en car le 18 Mai prochain (le programme précis paraîtra dans le prochain numéro). S'il nous était difficile d'obtenir d'être servis, vers le milieu du circuit, dans un restaurant, accepteriez-vous, comme en 1979, d'apporter votre repas, si une salle - scolaire ou autre - pouvait nous accueillir en cas de mauvais temps ? Mlle BERNARD vous remercierait de lui répondre sur ce point à bref délai.

Il n'a pas dépendu de notre bonne volonté qu'il vous soit adressé avec quelque retard. Le suivant préparera, à temps, la sortie annuelle de Mai en tenant compte des remarques du Conseil d'Administration et des désirs de l'Assemblée Générale du 17 Novembre dernier. L'organisation de la sortie à Crest et environs, va commencer.

On a cru bon, ce qui n'avait pas été fait explicitement depuis la création de l'A.U.E.D. en 1960, de rappeler, pour rester fidèle à la volonté de ses fondateurs, ce que sont, dans notre Association, les membres titulaires et les abonnés à la Revue trimestrielle que nous publions.

1/- La qualité de membre titulaire est réservée au personnel de l'Education Nationale en activité ou en retraite. Pour ces membres titulaires, la cotisation annuelle est de 5 F (une cotisation étant d'obligation légale) et l'abonnement à la Revue est de 20 F, la somme totale devant être versée à notre C.C.P. "A.U.E.D. VALENCE" n° 5744-20 T LYON. Les membres titulaires ont voix délibérative à l'Assemblée générale, élisent, par tiers tous les deux ans, le Conseil d'Administration, et participent de droit aux diverses activités de l'Association. Qu'ils veuillent bien signaler leur appartenance à l'Education Nationale en demandant leur adhésion à l'A.U.E.D. (et leur adresse personnelle).

2/ Les abonnés à notre Revue, établissements divers, ou personnes non membres de l'Education Nationale, acquittent un abonnement annuel de 25 F. Demi-tarif pour les étudiants. Ils peuvent participer aux causeries, visites, sorties annuelles ..., en tant qu'invités de l'Association.

Le Conseil d'Administration a autorisé le Bureau à faire appel à toutes les cotisations et tous abonnements pour le début de l'année civile, qui est partout adoptée maintenant. Acquittez-vous donc dès maintenant, si ce n'est déjà fait, de tous ces versements. Nous remercions tous nos lecteurs fidèles, et nos collaborateurs dévoués. Notre Revue a besoin d'eux.

L'A.U.E.D. est gérée pour 1980 par le même Conseil d'Administration qu'en 1979. Un tiers sera rééligible en Novembre prochain.

Le nombre des cotisations perçues, dépassant 500 (il était de 60 en 1960 !) et la subvention du Conseil général ayant été augmentée, nous pouvons maintenir le niveau de la Revue, présenter sous une forme accessible à tous, une documentation sérieuse sur des sujets centrés sur les régions drômoises ou limitrophes, successivement visitées. Nous souhaitons vivement qu'un nombre accru de jeunes viennent à nous.

Ce n° 1- 1980 est consacré à deux sujets seulement, VASSIEUX et SAINT UZE, et d'un point de vue historique. Après le brillant exposé de M. MALENFANT sur la préhistoire en Vercors en Novembre dernier, il s'imposait d'en publier la matière, rédigée par l'auteur lui-même et largement illustrée. Notre Président A. HERITIER nous préparait depuis plusieurs années à ces connaissances passionnantes.

Et il n'était pas déplacé de faire suivre l'histoire de Vassieux moderne, racontée par son maire, notre collègue.

L'autre sujet mûrissait depuis longtemps. Il complète partiellement ce que nos bulletins publient depuis 1975 sur le Bas Dauphiné drômois, où la moyenne et petite agriculture et la moyenne et petite industrie ont toujours été actives et souvent liées. Cette histoire devrait inviter à relire nos numéros sur la Valloire, toujours d'actualité.

Ne manquez pas de nous proposer projets d'articles, et photos significatives. Nous voudrions être de plus en plus un groupe d'informations mutuelles.

La Secrétaire,
A. BERNARD

EN VERCORS, DEPUIS 100 000 ANS, DES REUSSITES HUMAINES EXEMPLAIRES

Michel MALENFANT

Centre de Recherches Préhistoriques du Vercors

Depuis une dizaine d'années, nous savons que le massif pré-alpin du Vercors fut fréquenté par les hommes du Paléolithique inférieur, il y a peut-être 100 000 ans. Ils plantèrent leurs tentes en plein air dans le Val de Lans et à Vassieux. (2)

Avant l'arrivée des groupes humains pré-néanderthaliens (1), à la morphologie très différente de la nôtre, avec leur front bas, leur puissante visière sus-orbitaire et leur chignon occipital, le Vercors et ses hautes murailles avait été visité par les glaces venues de Tarentaise et de Maurienne. Et " les nuits tombaient une à une ", il y a sans doute 120 000 ans, sur le lac d'origine glaciaire au pied de la colline où devait s'ériger Villard de Lans. Nul regard humain pour contempler la dérive des icebergs que vêtait le front glaciaire, amarré à Jeaume (3). Certains de ces icebergs vinrent s'échouer sur une plage près de Villard et abandonnèrent d'énormes blocs de roches étrangères au massif calcaire du Vercors.

Les prédateurs qui affrontèrent la moyenne montagne quand les conditions climatiques s'améliorèrent, s'engagèrent dans les gorges ou suivirent les lignes de crête à la poursuite d'un gibier qui migrait saisonnièrement. Le massif leur demeurait interdit l'hiver. Ces groupes, que l'on sait avoir nomadisé en plaine, au bord du fleuve ou sur les collines, dans un territoire familier dont ils avaient patiemment inventorié les richesses, car leur survie en dépendait, réussirent et réitérèrent une rupture de leurs comportements traditionnels. Dans la pratique des abrupts et des plateaux d'altitude, ils eurent les mêmes activités que dans le bas-pays, mais la capture de la bête, ici, exige davantage du groupe et, probablement lui apporte davantage qu'en plaine. Il est crédible qu'en Vercors, au fil des saisons, un ou des groupes humains se réinventèrent et cette création s'inscrivit dans l'espace montagnard forestier comme, 80 000 ans plus tard, d'autres groupes, des Sapiens sapiens (1), tracèrent sur les parois des cavernes les animaux familiers, leur sensibilité et leur conception du monde.

Ces pré-néanderthaliens étaient porteurs d'une excellente technique de la taille du silex que nous appelons " levallois " (1), du nom du site où elle fut décrite pour la première fois. Ils utilisaient préférentiellement les éclats, lames et pointes levallois demeurés bruts de toute retouche et de lourds outils, mais pas de biface.

Les vestiges de leurs activités sont remarquablement nombreux en Vercors. Nous avons groupé dans la planche n° 1 quelques uns des objets recueillis lors des fouilles. La figure n° 2 est consacrée à la stratigraphie (schématique) de l'un de ces gisements. La présence de fantômes de roches calcaires, représentés par des nuages de pointillés, au-dessus de la couche archéologique (couche II) prouve que les objets étaient en place avant que ne commencent les cycles climatiques comportant des phases chaudes et humides, responsables de ces puissantes altérations.

..../..

(1) Voir notes à la suite de l'article.

(2) Une carte à grande échelle porte tous ces noms de lieux.

(3) tout proche de Lans, à l'est.

Dans le Val de Lans, certains gisements du Paléolithique inférieur ont été découverts en position sommitale des dépôts lacustres et ce fait contribua, en collaboration avec les géologues du quaternaire, à vieillir considérablement l'âge de ces sédiments.

En grotte, pour des raids d'altitude, virent s'abriter, il y a 80 000 ans approximativement, des chasseurs qui rencontrèrent l'Ours et le Lion des cavernes, le Cerf élaphe et le Bison priscus. Leurs vestiges lithiques sont accompagnés des restes osseux de ces animaux. Ces hommes pratiquaient aussi la technique de taille levallois. Ils fréquentèrent le massif à la fin de l'interglaciaire Riss-Würm, sans doute.

Une nouvelle avancée des glaciers alpins se produisit alors, interdisant aux hommes les accès du Vercors. Mais ils en fréquentèrent les hautes marches, près de Saint-Nizier-du-Moucherotte, il y a 35 000 ans, profitant d'une amélioration climatique. Nous avons figuré dans la planche 3 quelques pièces recueillies lors d'une fouille effectuée dans un gisement situé au sommet d'un vallum morainique jusqu'alors daté de 15 000 ans environ. Cette découverte préhistorique contribua, elle aussi, à un réexamen de la chronologie de la dernière glaciation, celle du Würm. Ces hommes, dont nous ne savons pas s'ils étaient encore des néanderthaliens ou des Sapiens sapiens, utilisaient la technique de taille levallois.

Déserté pendant de longs millénaires, le Vercors connut, il y a 10 000 ans environ, à la fin des temps glaciaires, la fréquentation de groupes de prédateurs appartenant aux civilisations du Magdalénien final puis de l'Azilien. Ils s'abritaient en grotte ou vivaient en plein air. Leurs industries, élégantes, sur lames, avec des grattoirs et des burins, de belle facture, sont accompagnées d'admirables œuvres d'art, les plus anciennes connues dans nos régions (grotte du Tai, abri de Campalou), de gravure à système de notation et de harpon en os, comme celui de Bobache, figuré dans la planche 4, d'une longueur de 21 cm. Le bouquetin, le chamois, la marmotte, le renne et le cerf élaphe leur servirent de cible.

De clairsemée, la forêt redevint un univers dense il y a 6000 ans, et en grotte comme en plein air, des chasseurs-cueilleurs encore, abandonnèrent des vestiges lithiques (Grotte de Cöyfin, gisement de Bouvante). Ces groupes accédèrent aux plateaux du Vercors saisonnièrement et trouvèrent dans le massif le sanglier, le cerf, le bouquetin, le chamois. Ils fabriquaient de très petites armatures pour leurs pointes de traits. Leur fréquentation de la montagne est bien marquée en plein air, les gisements de grotte de cette période autorisent une étude poussée des éco-systèmes (1) qu'ils connurent.

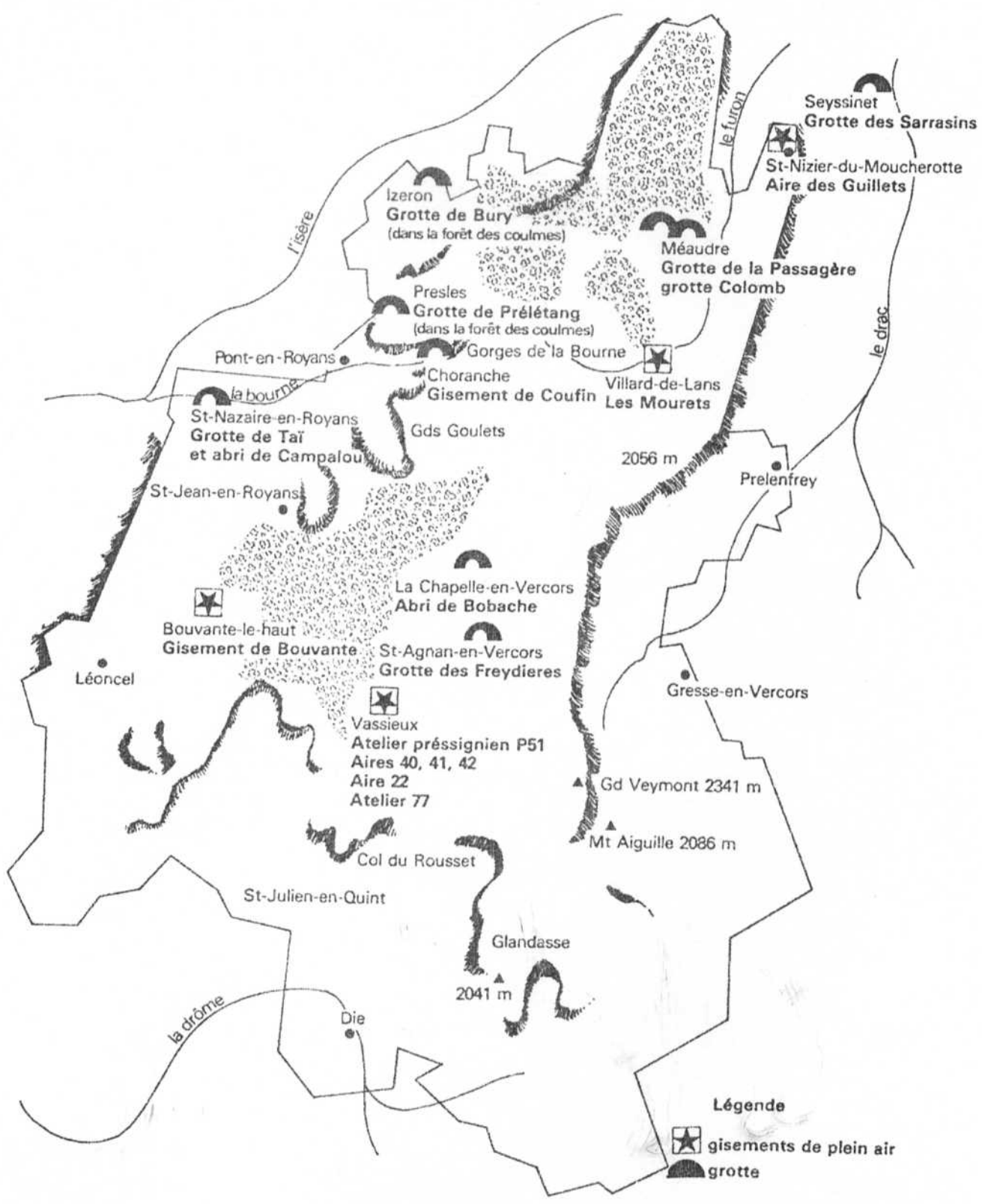
Sur les marches orientales du massif, il y a 4300 ans, travaillèrent les premiers agriculteurs et éleveurs. Ils défrichèrent de petits espaces près de la grotte des Sarrasins, à 500 mètres d'altitude. Ils connaissaient la poterie. Venus du Midi, ils furent suivis, au Chalcolithique (2) ou au Bronze ancien, par des groupes descendus du Nord, il y a 4000 ans environ.

Ces septentrionaux nous ont laissé, sur toute l'étendue du Vercors, les très nombreux témoignages de leurs activités et du caractère exceptionnel de leurs besoins et de leurs projets. Il semble bien que les

.../...

(1) Voir notes en fin d'article.

(2) âge du cuivre.



LOCALISATION DES GISEMENTS PREHISTORIQUES EN VERCORS.

Croquis (p. 9) publié dans son N° 22 "La Préhistoire en Vercors" par le Courrier du P.N.R.V., et réalisé par les Préhistoriens et le Conseiller pédagogique; reproduit avec l'obligeante autorisation de l'Editeur, Maison du Parc, LANS EN VERCORS, 38250 VILLARD DE LANS.

NDLR. Il convient de situer Lans et Jeauve à mi distance de Villard et Saint-Nizier, et l'abri de Bobache non loin de l'entrée des Grands Goulets.

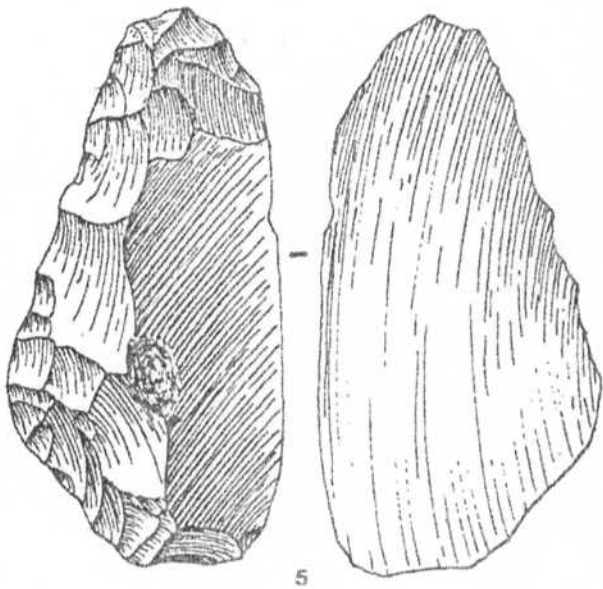
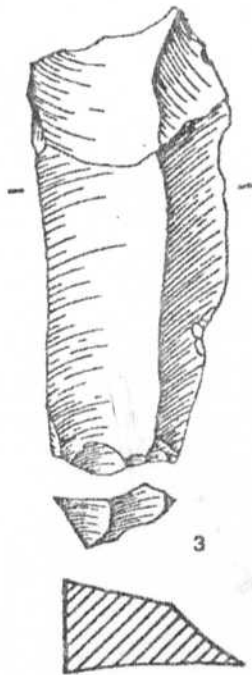
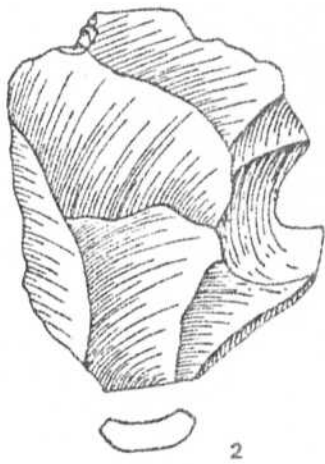
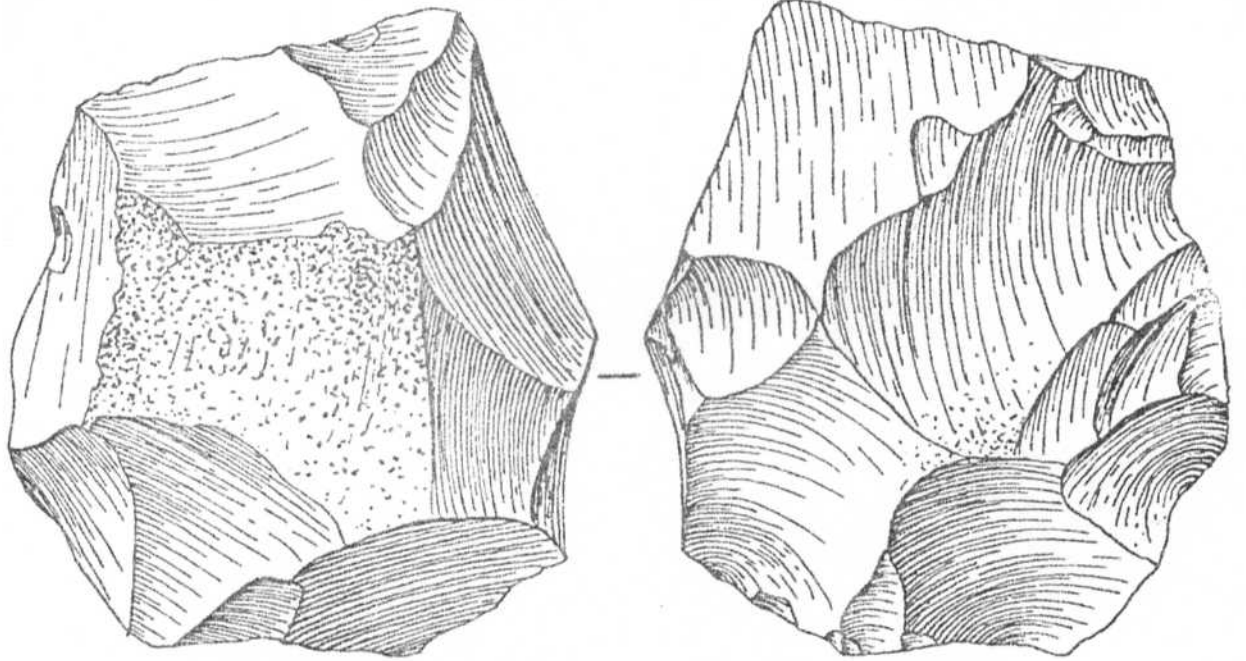


FIGURE II
=====

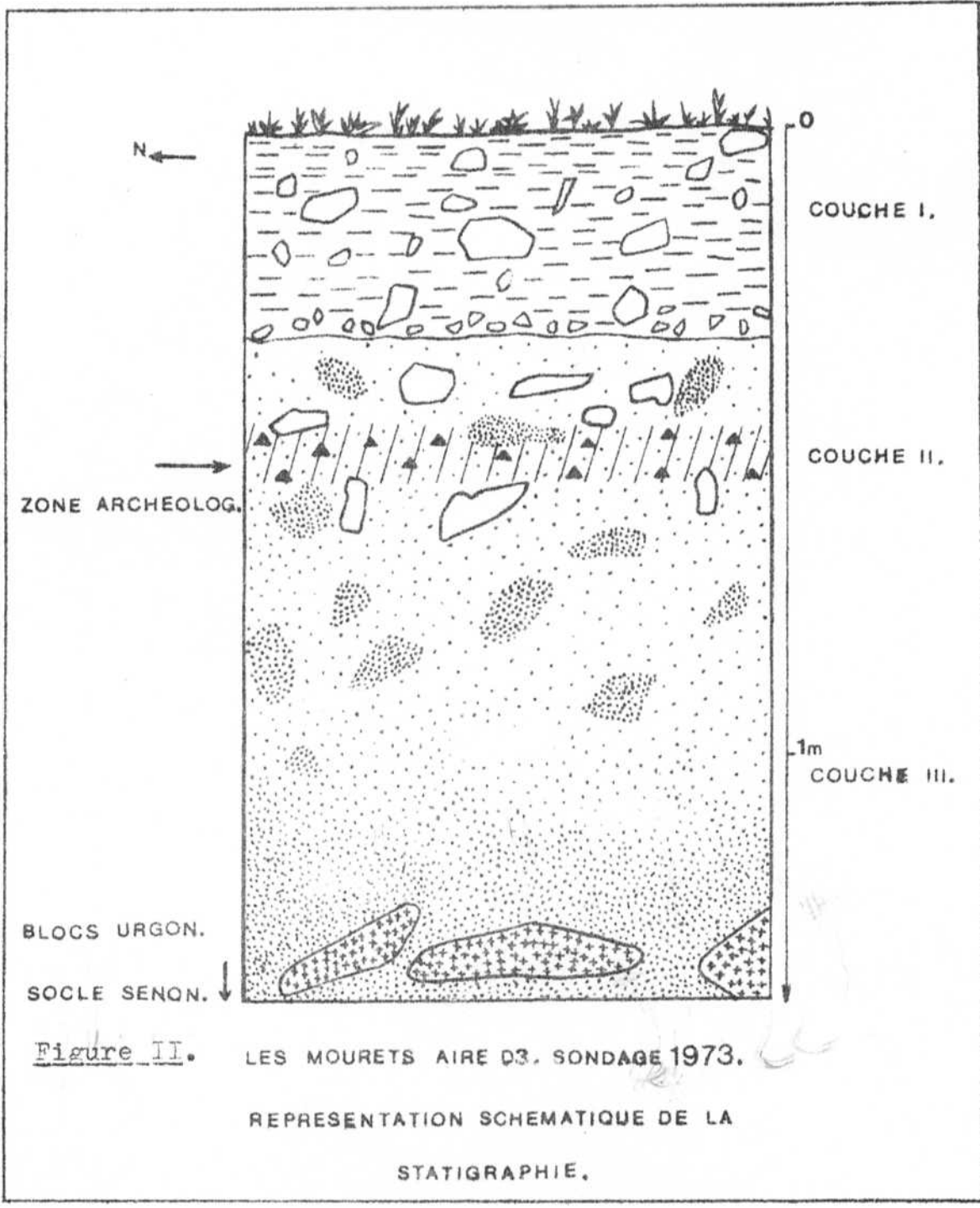
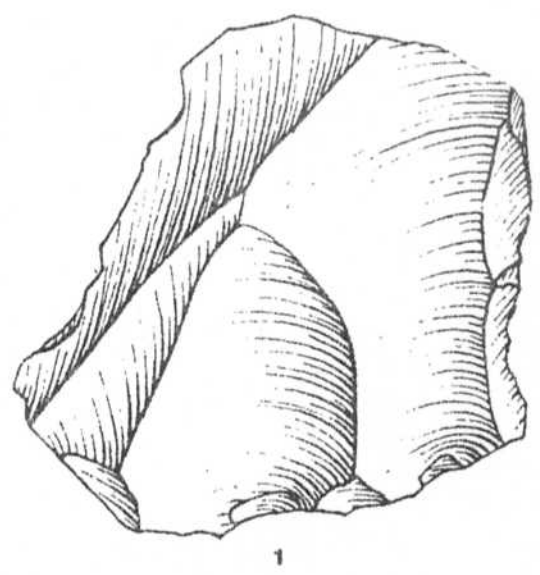
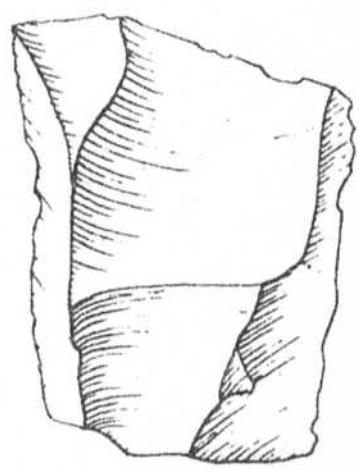


Figure II. LES MOURETS AIRE D3. SONDAGE 1973.
REPRESENTATION SCHEMATIQUE DE LA
STATIGRAPHIE.

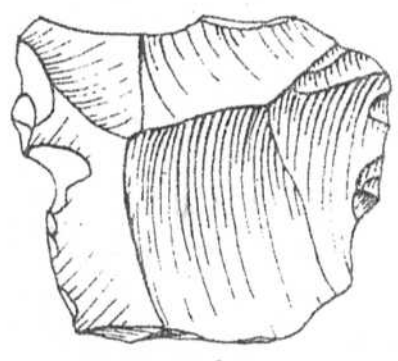
FIGURE III.



1



2



3



3



4

FIGURE IV.



FIGURE V.

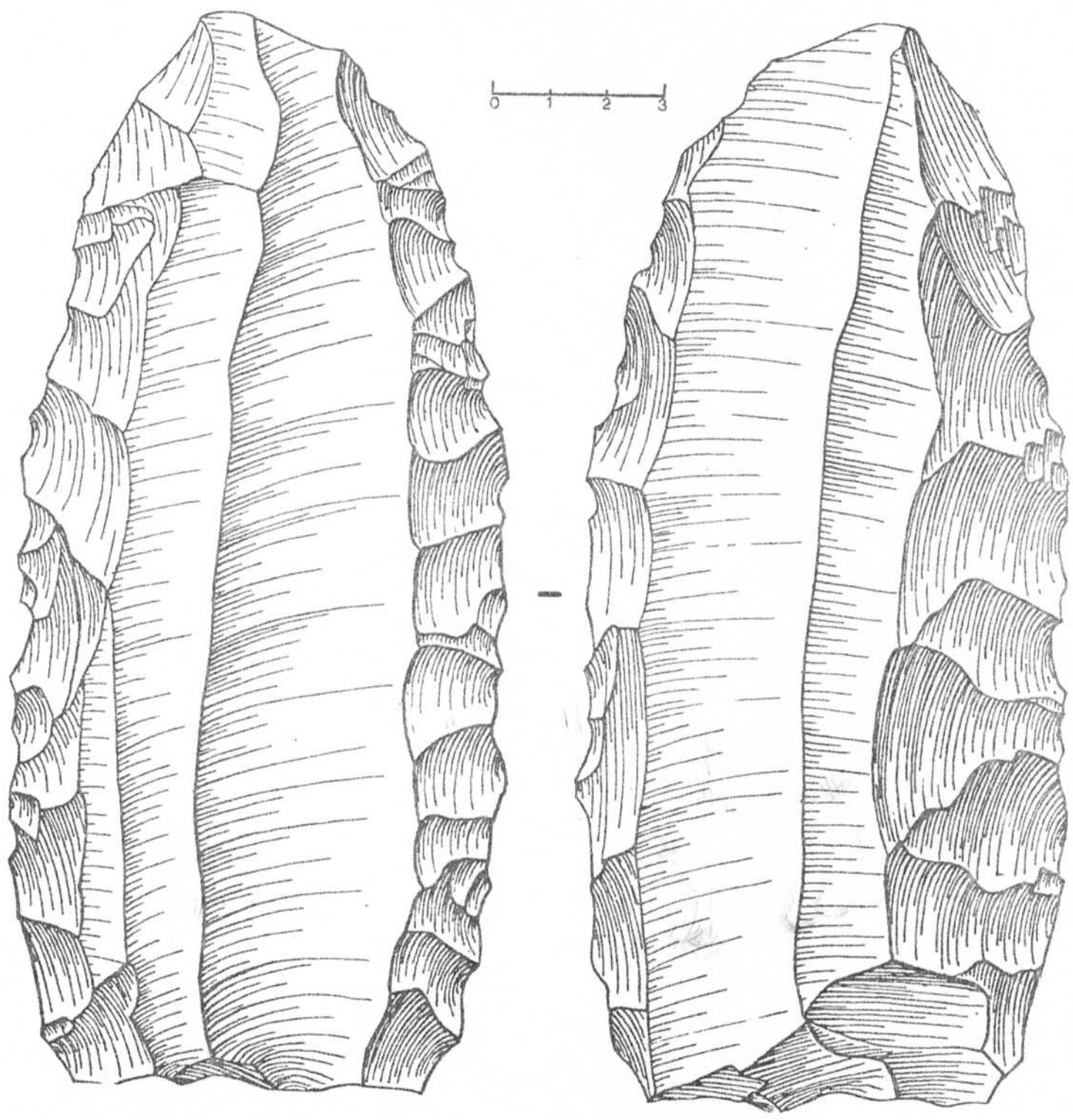
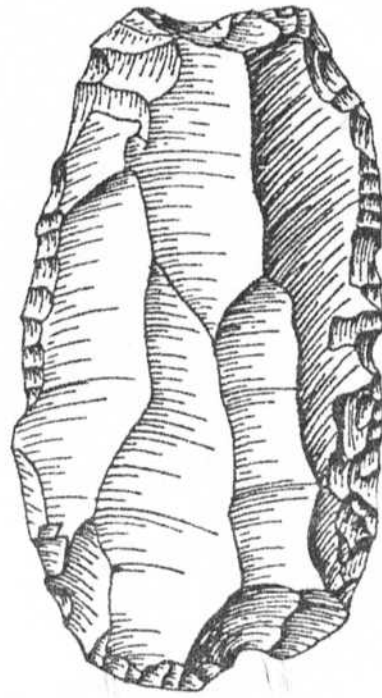
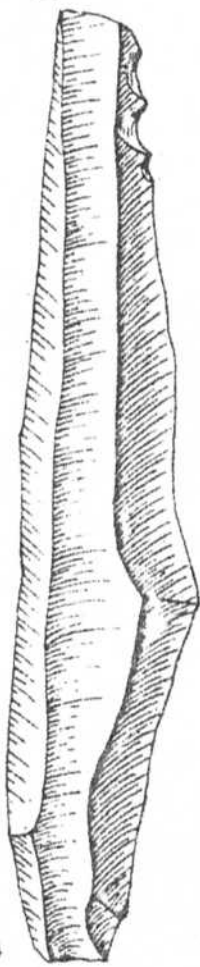
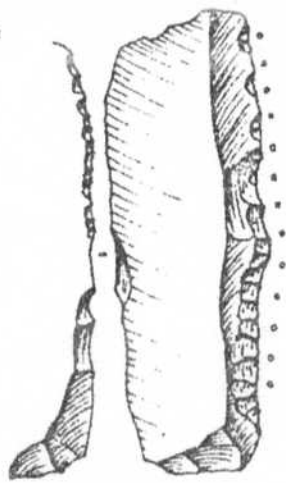
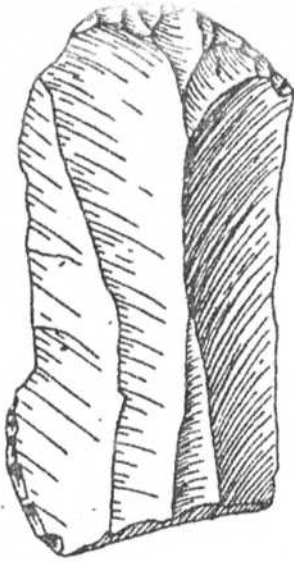


FIGURE VI.

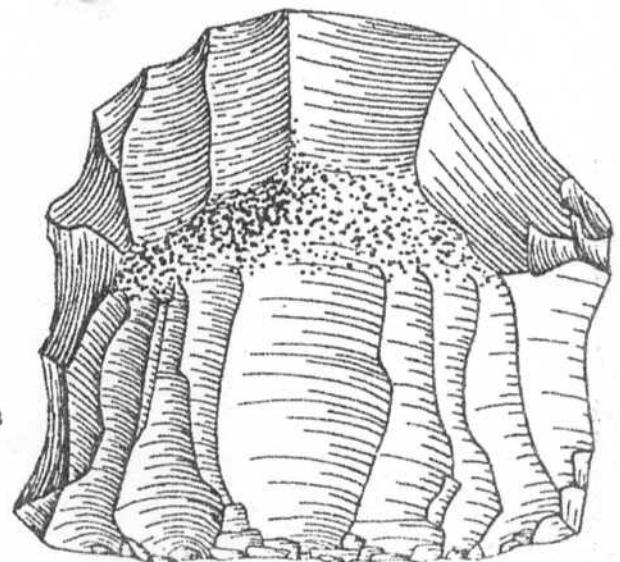
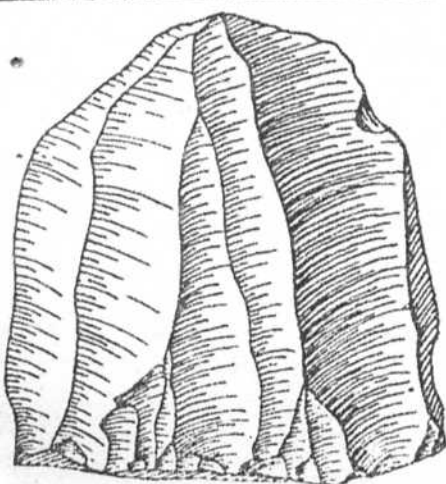
4g



0
1
2
3 cm



∨



hommes venus du Midi et ceux du Nord ne se connurent pas ; probablement parce qu'ils n'étaient pas sur le même horizon chronologique. Les uns vécurent à proximité des grottes et s'y abritèrent, les autres travaillèrent en plein air et y plantèrent leurs tentes et leurs cabanes.

L'ère des producteurs, inaugurée par la venue des premiers agriculteurs-éleveurs, sur les bords du massif et pour des interventions limitées, est illustrée par les groupes venus du Nord qui exploitèrent de façon intensive la richesse du Vercors en gisements naturels de silex. Ils nous ont abandonné de très nombreux et vastes ateliers de taille du silex. A cette époque, la présence du silex en grande quantité constitue une condition nécessaire à la fréquentation d'un espace par ces hommes. Ces maîtres-artisans de la taille en lame vinrent en Vercors fabriquer les supports des poignards et des lames de faucilles (de petites lames que l'on montait en série dans la concavité d'un bois courbe ou d'une côte de bovidé (- planches 5 et 6-). Ils en produisirent d'énormes quantités, bien au delà des seuls besoins de leur groupe. Il est vraisemblable que ce sont ces artisans, ceux du Grand-Pressigny (2) et de Spiennes (2) qui ouvrirent les premiers chemins de l'échange. Ils emportèrent leurs lames hors du massif. Nous ne savons pas encore où elles gisent aujourd'hui. Ce sont eux qui entrouvrirent la forêt : leurs gisements, ateliers et habitats sans doute, nous ont livré un lourd outillage à bois. D'où le nom que l'on donne à ces industries, appelées macrolithiques, non seulement parce que les faciès d'atelier livrent de fortes matrices (ou nucleus), mais parce que les outils qu'ils fabriquaient, pour diverses activités domestiques, sont très puissants (haches, grattoirs, racloirs, denticulés lourds).

L'un des gisements qui nous est parvenu intact à 4000 ans de distance, est un immense atelier de taille du silex en lame. Les pressigiens fréquentèrent Vassieux en Vercors pendant plusieurs saisons probablement et taillèrent leurs grandes lames, de 20 cm de long en moyenne, sur le P. 51. Ils utilisèrent la technique levallois comme les Pré-néanderthaliens 100 000 ans plus tôt en Vercors. C'est qu'il fallait produire des objets fiables et beaux. Cet atelier est aujourd'hui recouvert d'un bâtiment dans lequel se déroule une animation en direction de divers publics, scolaires et visiteurs du massif, du 1^{er} Juin au 15 Octobre de chaque année.

L'atelier, unique au monde (ceux du Grand-Pressigny et de Spiennes ont été pillés depuis cent ans), développe une surface de cent mètres carrés environ. Les animateurs présentent aux visiteurs les millions de pièces taillées visibles et utilisent les moyens audio-visuels au cours d'un programme mis au point par Monsieur LAURENT, Conservateur en Chef du Musée Dauphinois de Grenoble. Des démonstrations de taille du silex sont effectuées.

C'est grâce aux interventions du Parc Naturel Régional du Vercors que l'ensemble a pu être réalisé et son fonctionnement assuré. Les collectivités départementales, régionales, et les ministères en ont assuré les moyens.

Le Centre de Recherches Préhistoriques du Vercors qui est responsable de la gestion et de l'animation du Musée de Site, conduit en même temps une activité de Recherches (chantier de formation de fouilleurs, prospection). Son siège est à la Mairie de Vassieux en Vercors. Le Centre recueille les informations sur les découvertes préhistoriques à cette adresse ou 9 bis, rue Lavoisier - 38100 GRENOBLE - Dr Michel MALENFANT.

x x

Les réussites humaines préhistoriques en Vercors depuis 100 000 ans sont exemplaires. Ce ne fut jamais une petite chose que de réussir son affaire en Vercors. Les vestiges des groupes qui fréquentèrent les grottes et surtout le plein air du massif, ces prédateurs et ces maîtres-artisans

(2) Indre et Loire et Belgique.

de la taille en lame, ces forestiers, déploierent leur univers intérieur dans la montagne comme ils y acquirent plus d'expérience et d'efficacité. Ces réussites furent et sont toujours aujourd'hui, collectives. En cela aussi, les hommes préhistoriques nous parlent de ce que nous sommes.

Le COURRIER n° 22 du PARC NATUREL REGIONAL DU VERCORS est consacré à " LA PREHISTOIRE EN VERCORS ". Il est possible d'en faire l'acquisition au Musée de Site de Vassieux en Vercors ou au siège du Parc. Dans cet ouvrage on trouvera bien d'autres informations sur ces vieilles histoires qui nous demeurent proches parce qu'elles nous racontent des aventures familières.

LEGENDES DES FIGURES

- FIGURE I - Industrie du Paléolithique inférieur. Aire D3 des MOURETS. VILLARD DE LANS - I : Nucleus levallois - 2 et 4 : Eclats levallois - 3 : Lame levallois - 5 : Racloir simple convexe.
- FIGURE II - Les MOURETS - Aire D 3 - Sondage 1973 - Représentation schématique de la stratigraphie.
- FIGURE III - Industrie du Paléolithique Moyen des GUILLETS (St Nizier du Mouche-rotte) - I : Nucleus levallois à pointe - 2 et 3 : Eclats levallois - 4 : Racloir simple convexe.
- FIGURE IV - Harpon provenant du gisement de BOBACHE - Longueur réelle 21 cm. Paléolithique supérieur.
- + FIGURE V - Nucleus pressignien long. Des deux faces de cette matrice (ou nucleus) ont été ôtées de longues et belles lames. Il s'agit de l'une des plus fortes illustrations de la technique de la taille levallois - VASSIEUX EN VERCORS.
- FIGURE VI - Industrie domestique et lames provenant de l'atelier pressignien P 51 de VASSIEUX EN VERCORS - 1 : Grattoir sur lame cassée - 2 : Elément de faucille utilisé - 3 : Coche distale - 4 : Lame - 5 : Scie à encoches - 6 : Lame à crête - 7 et 8 : Nucleus prismatique, des aires 40 de VASSIEUX EN VERCORS. Ces aires se trouvent à proximité des ateliers pressigniens. Les négatifs des petites lames qui ont été tirées de ces matrices sont nettement visibles sur les deux exemplaires présentés. Les lames furent probablement utilisées comme éléments de faucille.
- N.D.L.R. : le N° 22 du COURRIER du PARC NATUREL REGIONAL DU VERCORS (prix 12 F) peut être demandé, accompagné du règlement, à PARC DU VERCORS - B.P. 14 - 38250 LANS EN VERCORS.

NOTES CONCERNANT QUELQUES TERMES SIGNALES (1) dans l'article du Dr MALENFANT

- Pré-Néanderthal : Homo erectus vivant dans le Sud-Ouest de la France (Homme de Tautavel) et en Europe entre 600 000 et 120 000 ans. Les Prénéanderthaliens semblent se différencier des autres Homo erectus vivant à la même époque au sud de la Méditerranée et jusqu'en Extrême Orient, comme l'Atlantrope en Afrique du Nord, le Pithécantrope à Java, le Sinécantrope en Chine.
- Néanderthalien : Homo sapiens néanderthalénois - Homme de Néanderthal vivant entre 120 000 et 300 000 ans, disparaîtra sans laisser de descendance.
- Homo Sapiens sapiens, ou homme actuel, apparu sous sa forme fossile il y a 35 000 ans. (Homme de Cro-magnon, Homme de Chancelade et de Grimaldi).
x x A. HERITIER
- Technique de taille dite "levallois" ... Elle est caractérisée par l'épauillage, avec un percuteur, des bords d'un rognon de silex plat, puis le décorticage de l'une des faces par des enlèvements successifs. Un plan de frappe est alors préparé à l'une des extrémités et un coup de percuteur sur ce plan permet d'obtenir un éclat, une lame ou une pointe ...
x x M. MALENFANT
- Eco-système ou système écologique (de oikos = en grec : la demeure, la maison). L'ensemble des êtres vivants dans un même territoire, et des éléments non vivants (milieu physique ou biotope) dans ce même territoire, en tenant compte des interactions de ces différents facteurs.
Un aquarium, avec ses organismes vivants et ses matières inertes, est un micro-écosystème.

La terre entière forme l'écosystème mondial.

(d'après Mme THOMAS et Encyclopédia Universalis)

HISTOIRE DE VASSIEUX DEPUIS 150 ANS ENVIRON
ET PERSPECTIVES D'AVENIR

INTRODUCTION - Notre revue publie très volontiers cette histoire de la vie à Vassieux, rédigée par Mr Jacques ROUX, qui était bien le plus compétent pour nous la raconter.

Jeune instituteur originaire de la vallée du Rhône, il est nommé à Vassieux en 1946, avec sa jeune femme institutrice. Il y avait tout à reconstruire et faire revivre. Ils y resteront pendant toute leur carrière professionnelle. Vassieux devient " leur " village. Mr J. ROUX s'intéresse à son administration. Conseiller municipal, il est élu maire en 1960, et il l'est encore, disposant depuis 1978, où il a pris sa retraite d'instituteur, de plus de temps pour s'occuper des affaires de sa commune, qu'il voudrait de plus en plus vivante et peuplée.

Nous apprécions hautement les efforts persévérants d'un collègue à qui Vassieux doit beaucoup (1).

A.B.

*

* *

" Le canton du Vercors est entièrement privé de communications avec les pays environnants ; il lui est impossible de faire aucun échange. Aussi depuis qu'on a cessé d'y travailler à la draperie commune, les habitants sont-ils dans un état effrayant de misère et d'ignorance ". Ainsi s'exprimait, entre 1820 et 1830, une haute personnalité administrative du Département.

Certes, la Commune de Vassieux en Vercors, s'allongeant sur ce plateau de 1050 à 1200 mètres d'altitude, n'a pas échappé à cet isolement général du massif jusqu'à la seconde moitié du 19^e siècle, isolement dû à la conformation géographique de ces Préalpes du Nord, véritable bastion s'élevant au-dessus des plaines ou vallées environnantes et dont les vertigineuses falaises de calcaire urgonien n'offraient aucune facilité au passage des voies de communication (2). La rudesse de l'hiver ajoutait

../..

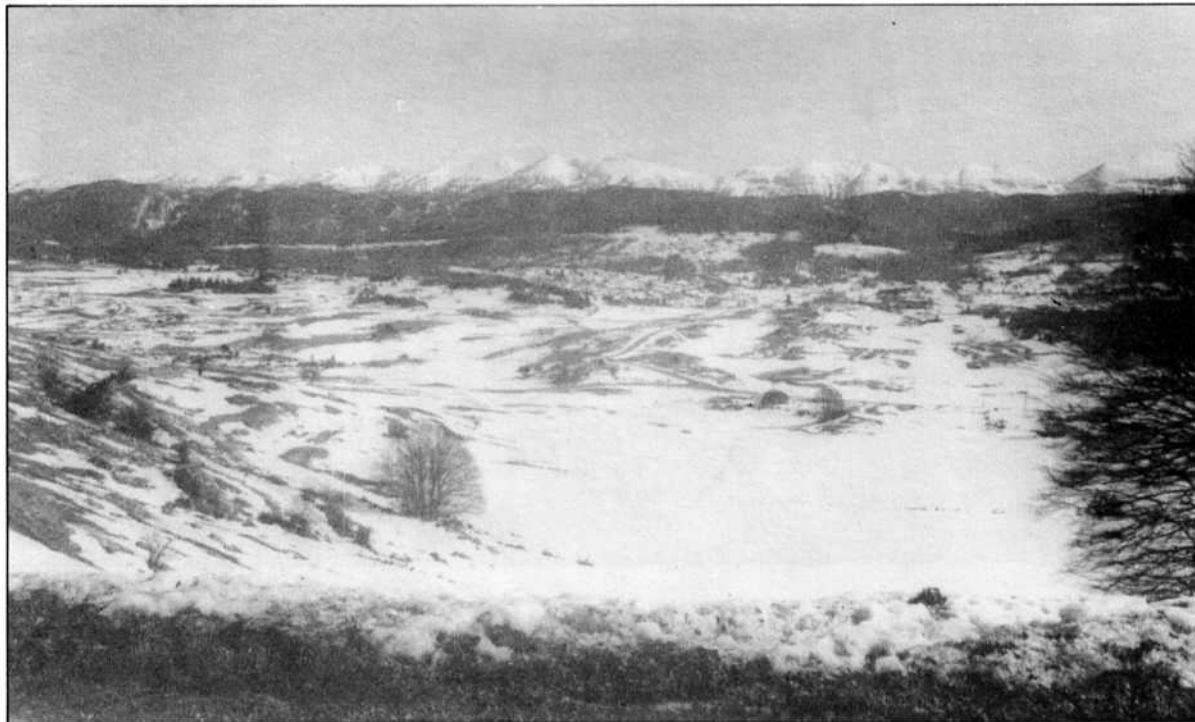
(1) Les notes des bas de page sont de la Revue.

(2) On pourra relire dans notre bulletin n° I-1974 " Le désenclavement du Vercors au XIX^e siècle ". Et il est recommandé de se reporter à une carte à grande échelle.

Quatre vues de la haute plaine de Vassieux

6 b

Prises par les soins de M^r Jacques ROUX, en février 1980, elles peuvent montrer l'encadrement géographique d'un petit village serré, isolé par rapport à la plate-forme de La Chapelle-en-Vercors et à la vallée de la Vernaïson ; plus élevé et enneigé que les autres villages, et proche de surfaces boisées (consulter une carte à grande échelle).



1^{ère} vue : l'ensemble de la petite plaine (plus de 1000 mètres d'altitude) aux trois-quarts enneigé, légèrement déprimé entre sa bordure occidentale (1^{er} plan) et un chaînon à l'est, d'où le col S^t Alexis permet de descendre dans la haute vallée de la Vernaïson.
Au-delà, une haute pente boisée et sombre puis le grand plateau oriental qui se relève au Veymont (2341 m) à droite, jusqu'aux Monts de Lans, à gauche.



2^e vue : le débouché rétréci vers le nord, entre les pentes convergentes du plateau de Lente d'où descend la route du Col de Lachau (1337 m) au premier plan, et celles du chaînon interrompu au sud de La Chapelle. A droite, une petite partie visible de la haute chaîne orientale. Au centre et au fond, la pente orientale de la grande vallée nord-sud de la Vernaïson, ourlée de belles falaises calcaires.



3^e vue : prise vers le Plateau de Lente, net ensellement du Col de Lachau emprunté par une bonne route touristique et forestière (vue n° 2). Un relief morainique confus sous le col, et quelques plaques boisées. Le village se serre au centre de la partie la plus régulière et la plus cultivable de la légère dépression synclinale de calcaire urgonien.



4^e vue : le Col de Lachau est ici visible à l'extrême gauche (à travers les ramures) et on suit la trace de la route qui aboutit au village (extrême droite). Apparaissent au milieu des champs les strates calcaires qui forment l'ossature de la cuvette, fissurées, très perméables. Invisibles sur cette photo : 1) vers la gauche, la grande forêt de résineux qui s'élève au sud jusqu'au col de Vassieux (1333 m) - au sol jonché de rognons de silice - au bord se situe le Musée de site préhistorique (article de M^r Malenfant) 2) à faible distance, la ferme restaurée, au toit de paille de seigle, de Château-Loup, élément d'un Musée du Vieux Vassieux (voir notre revue n° 1-1979).

encore à cet isolement. De mémoire des plus anciens du pays, il n'était pas rare qu'un mètre de neige recouvre le plateau ce la fin de Novembre à mi-Avril. Les plus âgés se rappellent avoir entendu affirmer par leurs aïeux qui travaillaient en forêt pendant l'hiver, la présence de loups que l'on éloignait en traînant, au retour, des branches pour effacer la trace des pas sur la neige ...

Dans cet isolement permanent des décennies du milieu du siècle dernier, deux voies semblaient ouvertes vers les plaines du sud et avoir été particulièrement utilisées pour les échanges effectués à pied ou avec les mulets :

- le sentier du col de Vassieux (1333 m) qui, par " Barachi ", c'est le nom donné ici au versant sud du Vercors, au-dessous du col, rejoignait Die par Marignac. Il était encore utilisé au début de ce siècle par quelques paysannes " descendant " leur beurre renommé et leurs fromages de chèvres, panier au bras et faix sur la tête, dans le chef-lieu d'arrondissement.

Il fallait compter cinq heures de marche pour rejoindre la vallée et le retour était fort pénible car, à partir de Marignac, le sentier monte durement. La halte du col de Vassieux où se trouvaient, vers 1900, deux exploitations agricoles dont l'une servait de halte-refuge aux passagers, devait être fort appréciée sur le chemin du logis ! ...

- le sentier du col de Font Payanne (1412 m) (note 2 page précédente) assurait les échanges avec la vallée de St Julien en Quint. Les Anciens aiment à rappeler les déplacements de leurs parents ou grands-parents qui se rendaient en groupe à la foire du lieu (6 Mai) pour acheter les porcelets que l'on remontait en troupeau par le sentier abrupt, chacun reprenant son bien dans la besace lorsqu'on atteignait le sommet et que la demeure était en vue dans le lointain.

La vie économique excessivement latente se limitait à des échanges assez restreints : on vendait la toison ou la laine filée des moutons qu'on élevait, les sacs de charbon de bois que l'on fabriquait dans la forêt exploitée anarchiquement, les fromages produits par le lait des brebis et de quelques chèvres. On " remontait " les ustensiles de ménage, l'huile, le sucre, vêtements et chaussures et le vin dans des peaux de bouc.

La population connaît une existence très rude, dans des maisons de pierre assez basses couvertes de chaume (il reste encore en 1944, 15 maisons à la toiture faite en paille de seigle), où la grange tient une large place pour remiser le foin nécessaire à l'hivernage du troupeau de moutons. L'eau de pluie est recueillie dans des citernes bâties mais on économise le précieux liquide en conduisant le cheptel s'abreuver dans les mares des alentours. Pas de confort dans la ferme ; la cheminée absorbe beaucoup de bois et reste le point central de la vie hivernale. Peu de meubles, pas de sanitaires. (La ferme de Château-Loup (1), restaurée par le Parc Régional du Vercors, dans sa forme originelle, donne une excellente image de l'habitat traditionnel du plateau du 19e siècle).

La nourriture est frugale : la soupe tient une large part dans l'alimentation aux côtés des pommes de terre et de la viande de porc.

../..

(1) Voir notre article : - Trois maisons rurales - "Etudes Drômoises " n° 1- 1979.

Et pourtant, on travaille dur, l'été aux fenaisons où l'on ne connaît que la faux, la fourche et le râteau (on va jusqu'à Font d'Urle couper l'herbe des pelouses que l'on redescend séchée sur le dos des mulets), l'hiver dans la forêt, malgré la neige, où l'on abat à la cognée, bien sûr et sans plan d'exploitation, les sapins de petit volume que l'on tronçonne en morceaux pas trop longs que les mulets redescendent dans la vallée où que l'on utilisera pour les besoins charpentiers de la ferme. Le hêtre servira à la fabrication du charbon de bois.

Paradoxalement, c'est alors que la commune connaît le maximum de sa population (1022 habitants en 1836 ; 981 en 1851) qui ne bénéficie d'aucune instruction (les registres de l'état-civil attestent le nombre d'illettrés de l'époque) et d'aucuns soins médicaux (la mortalité infantile est très importante).

x x

Une véritable révolution va s'exercer dans la vie économique du plateau avec l'ouverture de la route des Grands Goulets (1854), mais surtout avec celle du Col de Roussel en 1866. Vassieux se rattachera quelques années plus tard à cet axe routier Diois-Vercors qui remplaçait l'ancien sentier muletier qui, de la vallée de la Vernaison, rejoignait Die par le col naturel de Roussel (au-dessus de l'actuel tunnel) la plus importante ville du Diois, et ceci jusqu'à la guerre de 1939-45.

Finis les déplacements à pied, ou les charrois à dos de mulet. Les sentiers élargis en chemins carrossables permettent le passage des chars, charrettes, jardinières tirés par les chevaux. Il fallait alors cinq heures pour remonter de Die, mais le déplacement était beaucoup moins pénible.

Dans les fermes du plateau le cheval va remplacer le mulet et chaque exploitation possèdera au moins sa jument qui va jouer un rôle important dans le travail et les déplacements. Elles sont beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui ces exploitations du début du siècle : une soixantaine dans la commune, mais leur nombre diminuera rapidement avant la guerre de 1914 mais aussi après. Beaucoup d'exploitants endettés vont travailler à Die et leurs femmes, restées à la ferme, les suivent quelques années plus tard.

L'élevage des vaches laitières remplace peu à peu celui du mouton mais on compte, malgré tout, entre 1900 et 1914, une quinzaine de troupeaux d'ovins de 50 à 80 têtes. Chaque ferme possède quatre ou cinq vaches, une douzaine pour celles qui sont plus importantes en superficie.

La production de foin est importante. A partir de 1903 apparaissent les premières faucheuses mécaniques ; on en compte cinq ou six en 1914. Beaucoup de cultivateurs abattent encore le foin à la faux (on " loue " parfois des Ardéchois pour activer le travail et certains vont encore compléter leur récolte dans les pâturages naturels de Font d'Urle. Après 1925, l'utilisation des faucheuses se généralisera.

Dès le début de ce siècle, trois laiteries fonctionnent à Vassieux (il n'en existe qu'une aujourd'hui dans l'ensemble du Vercors), à Villard de Lans !). Le lait est collecté tous les jours chez le producteur en belle saison à l'aide de charrettes chargées de bidons, en hiver sur des traîneaux tirés par plusieurs chevaux. Le beurre fabriqué est renommé et descendu chaque semaine à Die. (Deux laiteries étaient encore en activité à la veille des événements de 1944). Après la guerre de 1914-1918, une de ces laiteries a fabriqué, pendant peu de temps, du fromage de gruyère avec l'aide d'un fromager venu de Savoie.

Les progrès dans la culture sont importants. On labourera, jusqu'en 1944, et même un peu après, avec les vaches liées mais l'on herse avec la jument. Les engrais chimiques achetés à Die, sont utilisés à partir de 1905. Les céréales récoltées sur le plateau (orge, avoine, seigle) sont de bonne qualité et font l'objet de négoce assez conséquents. Un moulin fonctionne dans la commune jusqu'en 1914 et les cultivateurs vont y chercher leur farine. Les moissonneuses-lieuses apparaissent en 1930. On cuit le pain dans les fermes et pour la semaine jusqu'en 1922 où le premier boulanger s'installe dans le village.

Le commerce des veaux, des agneaux, des céréales se fait par l'intermédiaire des laiteries. Elles achètent aux producteurs et conduisent en charrettes, bétail et grain vers Die. Les propriétaires de laiterie remontent alors les produits d'épicerie et les marchandises commandées par les exploitants : café que l'on boit dans les grandes occasions avant 1914 ; vin que l'on consomme surtout dans les sept cafés du bourg ; chocolat que l'on donne à l'écolier par demi-bâton sur une large tranche de pain et qui mange encore la soupe avant de partir à l'école avant la grande guerre ; chaux pour agrandir ou bâtir les bâtiments d'exploitation qui sont reconstruits ou améliorés avant la première guerre mondiale Ces échanges avec Die vont se poursuivre jusqu'à la veille de la deuxième guerre.

Une boutique très achalandée existe dans le village : on y trouve " de tout " : alimentation, friandises, articles ménagers, étoffes, mercerie, instruments aratoires, barres de fer, pétrole L'hôtel du " Petit Pierre " a déjà une renommée.

L'exploitation de la forêt devient plus rationnelle bien que les débits soient encore fréquents. Les charrois se font d'abord par les " voituriers " qui, sur leurs chars traînés par trois ou quatre chevaux, descendent 5 m³ de sapin en grumes vers Pont en Royans ou St Hilaire du Rozier. Les premiers camions viendront charger les pièces de bois jusqu'en 1926 et encore ne les prenaient-ils qu'au bourg où les voituriers les avaient amenées sous un gros palan mis en place pour le levage des grumes sur le véhicule.

Les habitants du village se sont éclairés à l'électricité qui fit disparaître la lampe à pétrole en 1914 (plus tard dans les fermes écartées), mais tous n'étaient pas d'accord pour utiliser ce nouveau procédé d'éclairage et certains en refusèrent l'entrée chez eux.

Les déplacements sont assez fréquents sur le plateau même pendant la mauvaise saison et l'abondance de neige : les cultivateurs se libèrent de leurs " journées de prestations " en assurant " la trace " entre les fermes et le bourg. Les chevaux sont alors regroupés et tirent une lourde pièce de bois " la groube ". Passant toujours au même endroit,

la neige ainsi durcie facilite les déplacements pédestres. Lorsque les " journées " sont épuisées, la Commune paie les frais engagés par les cultivateurs. En hiver, les familles se déplacent d'une ferme à l'autre, parfois d'une extrémité à l'autre du plateau, s'éclairant avec la lampe tempête et se rendant aux longues veillées si agréables aux Vassivains d'un âge certain. On y dansait souvent, en jouait aux cartes, les femmes filaient ou tricotaient la laine et l'on ne se séparait pas sans avoir " souponné " : on mangeait la saucisse ou la caillette issue du dernier cochon sacrifié. Ces veillées, si chères au coeur des anciens, se sont poursuivies jusqu'à l'apparition de la télévision

Les deux premières automobiles achetées au pays le furent en 1925 mais, en 1946, il n'y en avait pas plus dans la commune.

Vie économique transformée, déplacements facilités (il existe depuis 1912, un service journalier régulier Vassieux-La Chapelle cheval et voiture d'abord, car beaucoup plus tard), la vie des habitants demeure assez difficile, bien que s'étant notablement améliorée. On travaille dur à la ferme, mais on a de bons moments : le dimanche on se rend en nombre à la messe ; à la sortie, on achète quelques fruits apportés par des habitants de St Julien en Quint qui remporteront des céréales sur leurs mulets, et les hommes, par bandes, se retrouvent dans les cafés du bourg où, le vin aidant, on chante jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais les retours à la ferme sont parfois difficiles, les jambes lourdes d'alcool n'arrivant plus à conduire certains jusqu'à la porte de l'exploitation.

Et puis il y avait les fêtes locales : la vogue de St Bernard, saint patron de la Commune, au mois de Janvier, celle du mois de Mai. On déguste alors la saucisse et les ravioles dans les auberges du bourg qui s'emplissent de chants et de rires.

Elles ont disparu ces fêtes, après les événements de 1944...

La condition féminine reste difficile : la femme assure la vie au foyer mais à côté elle participe à tous les travaux de l'exploitation même aux plus pénibles. En 1946, des femmes chargeaient encore les tombereaux de fumier, participaient largement aux fenaisons, piochaient les plantes sarclées. Dans certaine ferme, il arrivait vers 1940 que les filles soient obligées d'aller, le dimanche matin, débarder du bois dans la forêt avec les chevaux si elles voulaient aller au bal l'après-midi ! On conçoit, dès lors, que beaucoup cherchèrent après 1944, leur mari ailleurs que dans la gent agricole et quittèrent, en nombre important, leur village natal (une des causes de la dépopulation après 1944).

Si la commune comptait encore 540 habitants en 1911, ce chiffre était tombé à 430 en 1936 et à 309 en 1946 (après la lourde hémorragie des sanglants événements de 1944). Mais les 372 âmes de 1943 formaient

.../...

une population bien unie vivant essentiellement du revenu de la terre, une population accueillante qui sut accomplir tout son devoir très généreusement lors de la formation des maquis avec une discrétion de tous les instants.

Avec 1944, la Commune va connaître le plus douloureux des martyres : les combats de Juillet (attaque allemande par les troupes aéroportées) sèment la mort, la ruine et l'horreur : 73 habitants de Vassieux sont massacrés (et parmi eux les forces vives du pays), 240 bâtiments sont détruits, 977 bovins abattus, 67 chevaux sont tués sur 83.

Tout est anéanti ... Si le Vassieux d'avant hier s'était effondré avec les derniers rochers ouvrant le col de Rousset, celui d'hier semblait dans les ruines accumulées des combats de la Libération.

La population rescapée a quitté le plateau pour se réfugier dans les villages environnants où elle fut généreusement accueillie pendant de longs mois attendant de retrouver, dans la cité provisoire montée à la hâte par les Services Publics à la lisière des ruines encore fumantes, la terre ancestrale sur laquelle la vie allait reprendre dès 1945. Restait à mettre en place la Commune d'aujourd'hui

L'école rouvrait ses portes en Décembre 1945, mais la totalité des enfants n'avait pas regagné le village loin duquel vivaient encore quelques familles. Avec la reconstruction du bourg et des hameaux, assurée en totalité par l'Etat, renaissait Vassieux sur l'emplacement des ruines évacuées, bénéficiant des règles d'urbanisme moderne : rues larges et goudronnées bordées de trottoirs, bâtiments cossus faits de pierres du pays s'alignant au long des voies, école, bureau de poste, mairie aux façades de pierres taillées, commerces accueillants (deux épiceries, une boulangerie, quatre cafés, deux hôtels-restaurants, deux maréchaux-ferrants). On ne peut que regretter l'exiguïté du terrain sur lequel sont bâties les fermes du village qui vont manquer d'espace pour remiser les outils agricoles, les stocks de bois à préparer et avoir leurs sorties sur des rues de plus en plus fréquentées. D'ailleurs, 35 ans après, cinq exploitations seulement subsistent dans le bourg (on en comptait quinze au lendemain de la reconstruction).

Les fermes des hameaux reconstruites en place voient leurs bâtiments très nettement améliorés : locaux d'habitation au sud, exploitation au nord avec l'immense grande au-dessus des étables où l'on emmagasiner le foin indispensable à l'hivernage du cheptel. On y accède par un plan incliné " le ponti " par lequel les chargements entiers peuvent pénétrer dans le lieu de stockage. Les écuries, vastes pour l'époque, au sol dallé, s'avèreront rapidement trop exiguës avec l'extension des troupeaux de vaches laitières. L'eau est recueillie dans de grandes citernes qui, elles aussi, seront assez vite insuffisantes surtout en période de sécheresse obligeant alors les exploitants à de pénibles charrois vers le village où ils viennent chercher le précieux liquide à l'aide d'une citerne communale de 3 m³ tirée par le tracteur Quel travail et quelle peine dans la neige ou la tempête ! ...

On peut regretter que les Services de la Reconstruction aient gardé intégralement la disposition des anciens bâtiments entraînant ainsi la dispersion de l'habitat sur le plateau, source permanente de difficultés et d'inconvénients : chemins ruraux très longs (30 km), axe des voies est-ouest (congères en hiver d'où déneigement difficile), allongement des lignes électriques, des conduits d'eau. Des hameaux bien groupés

auraient pu être mis en place avec une économie certaine et des avantages pour tous. Mais, sentimentalement sans doute, on a tenu compte des desiderata des intéressés.

Le visage de Vassieux est alors fort simple : le bourg groupant en gros 150 habitants et 36 fermes ou bâtiments dispersés sur le plateau comptant à peu près le même nombre de personnes.

La ressource essentielle de la majorité de la population reste l'agriculture. Elle est très nettement spécialisée et se caractérisera par :

- L'augmentation très nette des surfaces cultivables de chaque exploitation, 25 exploitants se partagent les 1434 ha de terres que travaillent 45 agriculteurs en 1946. La surface moyenne des propriétés cultivables est de 43 ha environ, et la moyenne d'âge des cultivateurs est 47 ans $\frac{1}{2}$ (la plus jeune des villages du canton).

Le foncier a été remembré en 1972 et le nombre des parcelles a diminué de 75 %.

- La mécanisation est très importante facilitée par la conformation du plateau : 50 tracteurs dans la commune ; la fenaison s'effectue sans que le cultivateur ne touche au fourrage : barres de coupe, râteliers faneurs et " pirouettes ", bottelleuses, chargeurs de bottes, élévateurs dans les granges. Les travaux de fenaison ne durent plus que trois semaines au lieu d'un mois $\frac{1}{2}$ en 1946.

- L'augmentation du cheptel bovin par exploitation : l'adduction d'eau potable dans toutes les fermes écartées en 1973-74 y a contribué pour beaucoup ; chaque ferme compte de 15 à 40 bovins (vaches laitières et génisses). On a abandonné, après les événements, la vieille race de Villard de Lans (solide au travail mais médiocre laitière) pour la Frisonne et surtout la Tachetée de Montbéliard.

Le lait est la principale fonction de l'élevage de bovins ; on élève, malgré tout, les génisses pour la boucherie. La dernière laiterie du village ayant fermé ses portes vers 1961, après avoir fabriqué pendant un certain temps du fromage de gruyère, le lait collecté tous les deux jours par camion-citerne (chaque exploitant ayant été obligé de s'équiper d'un tank à lait pour conserver les traites) est transporté à St Just de Claix où il est transformé en fromages de St Marcellin. Production de lait : 597 000 litres en 1969, 575 300 litres en 1970, 550 000 litres en 1978.

- L'augmentation de l'élevage du mouton : pratiquement disparu en 1940, l'élevage des ovins est en recrudescence ; on compte actuellement cinq troupeaux d'une centaine de têtes élevés pour la production d'agneaux de boucherie (race des Préalpes du Sud),

- l'élevage des chèvres : 150 environ ; production à la ferme de fromages recherchés.

- L'importance de la culture des céréales : l'emploi rationnel des engrais chimiques contribue à l'amélioration des rendements céréaliers : orge, avoine, blé, peu de seigle. Le plateau de Vassieux est, dans le Vercors, la région qui produit le plus de grains et de très bonne qualité. On peut estimer la récolte à 4 à 500 tonnes par an.

La moisson est assurée depuis 1960 par des moissonneuses-batteuses appartenant à des entrepreneurs du Royans.

- La rationalisation de l'exploitation forestière : assurée à présent par l'Office National des Forêts qui a succédé à la très ancienne administration des Eaux et Forêts. 1428 ha de forêts exploitées s'étendent sur la Commune : 435 ha appartenant à Die, 428 ha à Marignac, 565 ha à Vassieux qui possède la plus grande superficie, la moins productive à présent mais assurée d'un très bon avenir. Ces forêts de résineux (épicéas et sapins), de feuillus (hêtres) produisent l'essentiel des revenus communaux auxquels s'ajoutent les impôts locaux servis chaque année par Die et Marignac.

L'exploitation, assurée par des équipes locales de tâcherons, est très surveillée par l'O.N.F. On utilise la tronçonneuse (la hache ne servant qu'à écorcer) ; les tracteurs forestiers tirent les grumes au chargeoir et les camions, grâce à un réseau forestier bien étendu, peuvent venir charger sur place. Les chargements se font mécaniquement à l'aide d'énormes pinces montées sur les véhicules de transport, 30 à 35 m³ de bois sont ainsi descendus par voyage vers les scieries de la vallée.

Les particuliers ne possèdent que peu de forêts mais profitent chaque année des " coupes affouagères " marquées par l'O.N.F., chaque foyer ayant droit à un lot de bois de chauffage (hêtres) tiré au sort parmi ceux délimités par une équipe d'exploitants rémunérés par tous les affouagistes.

- L'amélioration de la condition de vie des exploitants agricoles : plus rien de comparable avec celle des années 40. Toutes les fermes sont reliées au village par des chemins communaux goudronnés : lourde charge d'entretien par la Commune (près de 30 km de réseau) car le déneigement régulier et journalier assuré par les Services de l'Équipement détériore sérieusement les chaussées. La dépense engagée pour ouvrir les chemins en période de neige est couverte à 80 % par les finances départementales.

Chaque exploitant a une ou deux automobiles facilitant les rapports avec le bourg et permettant d'amener, chaque jour, les enfants à l'école On ne vient plus de loin et à pied en classe ! ... (Où sont-elles les années 46 à 50 où l'on accueillait le matin les écoliers venus parfois de 3 km dans la neige avec une chaude infusion), douze biscuits " choco" remplacent, à leur goûter, la tartine de pain d'autrefois.

La mécanisation de l'exploitation laisse plus de temps à la fermière pour s'occuper de son intérieur. Elle possède tout le confort moderne : salle d'eau, machines à laver le linge et la vaisselle, réfrigérateur et congélateur, la télévision, qui a détruit une grande partie des relations humaines et les chaudes veillées d'autrefois, est dans toutes les maisons. Toutes les fermes, ou presque, possèdent le téléphone et l'installation électrique a été renforcée, l'eau coule à profusion sur tous les évier depuis 1974. La fermière n'accède presque plus aux travaux de l'exploitation grâce aux trapeuses électriques, chaînes à fumier, chargeurs et épandeurs, et la tenue de son intérieur est remarquable souvent de propreté et de goût.

Elle est beaucoup plus coquette que ses ancêtres : elle sort le dimanche avec la famille et parfois prend quelques jours de vacances, si les parents peuvent encore panser (1) le troupeau pendant son absence.

..../..

(1) panser, dans la région, signifie soigner et nourrir le bétail.

La nourriture de la famille s'est très nettement améliorée : on élève toujours le porc dans les fermes mais la préparation de sa viande est plus recherchée (on mange beaucoup moins le lard). La viande de boucherie, les volailles, les légumes, la pâtisserie, les fruits sont régulièrement consommés.

L'un des plaisirs essentiels de l'exploitant est la chasse (lièvres, grives), sa période d'ouverture se situant à la morte-saison agricole. Le plan de chasse annuel permet à une large majorité d'hommes de se retrouver pour abattre cerfs, biches, chevreuils en nombre fixé par la Fédération. L'important de l'affaire est de se réunir un samedi soir au Foyer des Jeunes où toute la population est invitée à participer au repas commun où sera servi le gibier abattu. Soirée agréable qui contribue à cimenter la communauté vassivaine.

Si l'agriculture joue un rôle très important dans la Commune, rôle que l'on souhaite conserver le plus longtemps possible, le tourisme et le commerce tiennent une place de plus en plus considérable :

- 1946 : un hôtel, quatre cafés, trois épiceries, une boulangerie, deux maîtres-ferrants, un charron,
- 1979 : un hôtel, deux hôtels-restaurants, deux cafés-restaurants, un café, un commerce d'articles de sport, une boucherie-charcuterie, une boulangerie-pâtisserie, un garagiste, une épicerie station-service, un menuisier ébéniste, un réparateur de machines agricoles, deux magasins de vente d'articles souvenirs.

Le bourg est à présent bien pourvu de commerces de qualité. Le développement du tourisme au cours de la dernière décennie, et surtout depuis 1973, explique sans nul doute l'essor commercial du village. Pourquoi le tourisme se développe-t-il si rapidement ?

1/- La nature, sur ce plateau sévère, est demeurée vierge, l'homme ne l'a pas encore agréssée. Le paysage est grandiose malgré son austérité ; la Commune est restée un havre de calme, de tranquillité et de repos. La forêt est une source infinie de promenades pédestres, de cueillettes agréables (champignons, myrtilles, mûres, framboises).

2/- Le climat, très agréable en été avec la douceur de ses journées et la fraîcheurs de ses nuits, permet aux estivants d'échapper à la canicule des plaines et de trouver ici un air pur et vivifiant que la pollution n'a pas encore atteint.

L'enneigement hivernal assez insuffisant depuis 1973, la topographie mollement vallonnée du plateau en font un lieu idéal pour la pratique du ski de fond.

3/- La Commune, Compagnon de la Libération, aux côtés de Paris, Nantes, Grenoble et l'Ile de Sein, Haut-lieu de la résistance française, est un véritable centre de pèlerinage où l'on vient s'incliner sur les tombes des victimes de 1944 inhumées dans la Nécropole Nationale et visiter le Musée privé de la Résistance.

4/- Avant la guerre de 1939-45, le tourisme naissant amenait quelques estivants à l'hôtel ou chez l'habitant. Mais après la reconstruction du village, avec le développement très rapide des moyens de communication et l'amélioration de toutes les routes d'accès, la saison touristique estivale est devenue fort conséquente :

- tourisme de passage dès les premiers beaux jours : Vassieux est un carrefour de routes en provenance des Grands Coulets, La Chapelle, Col de Rousset et de Combe-Laval, la Forêt de Lente,

Ce tourisme va croissant à l'approche de l'été et connaît sa plus grande intensité en Juillet et en Août. Les aires de pique-nique mises en place par le P.N.R.V. retiennent, pour quelques heures, les passagers en vacances, et les parkings du village sont saturés de voitures et de cars,

- tourisme sédentaire en Juillet et Août : les vacanciers vivent dans les hôtels qui font le plein, louent des meublés chez l'habitant, campent sous la tente.

Les colonies de vacances (six sur le territoire de la Commune) accueillent au total des contingents mensuels de 4 à 500 enfants ou adolescents en Juillet et Août. Elles ne s'approvisionnent pas chez les commerçants du bourg ou en faible partie, sauf en ce qui concerne le pain et en fraction moins importante la viande de boucherie. Mais les cartes-postales, les friandises, les cadeaux-souvenirs que l'on emporte aux parents constituent un appoint non négligeable.

Pendant l'été les magasins ne désemplissent pas, le Centre Equestre (une dizaine de chevaux) conduit les cavaliers sur les sentiers de promenade, le Musée de site sur l'atelier préhistorique de taille du silex accueillera des visiteurs de plus en plus nombreux, le Musée de la Résistance fait le plein chaque jour.

Mais hélas, la saison estivale dure peu et rapidement se referme les volants des meublés alors que les hôteliers et les commerçants connaissent la morte-saison. Il fallait donc songer à animer la longue saison hivernale coïncidant avec la période presque inactive de l'exploitant agricole, saison pendant laquelle l'économie locale s'étouffait un peu. La neige, pendant longtemps l'ennemie des habitants du plateau, pouvait devenir leur alliée et les sauver de leur détresse économique.

1/- C'est ainsi qu'à l'automne 1972, un Foyer de ski de fond fut créé dans la commune avec l'aide de la Municipalité. Cent équipements complets furent mis à la disposition des individuels, des scolaires, dans le cadre du tiers temps pédagogique, des collectivités sportives, culturelles ou professionnelles. Le succès grandissant de saison en saison a obligé les responsables du Foyer à augmenter leur capacité de location. Aujourd'hui, le Foyer dispose de 600 équipements, balise 75 km de pistes régulièrement damées et tracées. Au cours de la saison écoulée, le Foyer a servi 5400 sorties scolaires, 1300 journées "individuels" et 3500 journées "Collectivités". Et sur la commune à présent il y a en plus quatre loueurs de skis (200 équipements environ), dont deux hôtels et deux exploitants agricoles.

2/- Il est évident que les commerçants du bourg, quels qu'ils soient, y retrouvent largement leur compte. Mais devaient-ils être les seuls à bénéficier de ce nouvel apport économique ?

Si déjà six jeunes gens du pays (exploitants agricoles, bûcheron, animateur) travaillaient au Col de Rousset en qualité de moniteurs diplômés de ski alpin, une nouvelle perspective s'ouvrait pour d'autres en matière de ski nordique : sept emplois saisonniers furent ainsi créés au Foyer apportant un appoint substantiel à ces jeunes agriculteurs ou bûcherons (plus de 5 millions de francs anciens de salaires au cours de la dernière saison).

La population agricole pouvait, elle aussi, bénéficier de ce regain d'activités hivernales.

3/- De jeunes exploitants décidèrent d'accueillir les touristes à la ferme, et de leur servir des boissons chaudes, des casse-croûtes mais aussi de les héberger totalement dans leurs bâtiments. Quatre fermes mettent à la disposition des skieurs, ou des estivants, en familles ou en groupes, une dizaine de gîtes ruraux qui connaissent un succès constant aussi bien en hiver qu'en été. Ces exploitants qui ont amélioré leur intérieur, oubliant pour un temps leur isolement hivernal, rencontrent des citadins, partagent leur existence pour le plus grand profit des uns et des autres, tirent de cet hébergement un substantiel complément aux ressources de l'exploitation.

4/- Le succès grandissant du Foyer, le premier créé dans le Vercors drômois, attira l'attention du P.N.R.V. qui a mis en place sur la Commune un Centre Familial de vacances, " le Piroulet " de 180 lits avec restaurant, cellules familiales, dortoirs, salles hors-sacs, cuisines aménagées permettant aux collectivités d'assurer elle-mêmes la confection de leurs repas, et cinq gîtes mis à la disposition des familles. Le projet important (800 millions d'anciens francs), sera opérationnel en Décembre 1979 ; il abritera le Foyer de ski de fond et permettra la création de sept emplois permanents. Géré par une association locale, l'A.L.A.V.V., le Centre Familial amènera en toutes saisons, au village, la présence permanente de ses usagers.(1)

Une large partie de la population bénéficie directement ou indirectement de l'apport touristique actuel. Si le nombre d'habitants a continué de décroître, 309 habitants en 1946 (après l'hémorragie de 1944), 257 en 1968, on retrouvait exactement le même chiffre au recensement suivant alors que les autres villages du Vercors Drômois n'avaient pu enrayer l'inexorable dépopulation. Aujourd'hui, près de 290 habitants vivent sur le plateau, gain appréciable en quelques années s'expliquant par le retour de quelques ménages qui avaient quitté la commune, par l'ouverture des commerces nouveaux, par la mise en exploitation de propriétés abandonnées.

Les jeunes ne cherchent plus à quitter le pays, et ceux qui sont partis reviennent fort souvent dans leur village, appréciant la qualité de l'existence qu'ils ont délaissée, il y a quinze ans. Mais alors pouvaient-ils être assurés d'un emploi ? Certainement pas.

.../...

(1) Nous apprenons (Janvier 1980) que ce nouveau centre est en pleine activité, favorisé par l'abondance de la neige tombée depuis un mois.

On peut remarquer que dans cette jeunesse, peu de mariages se nouent entre enfants du pays. La plupart des filles sont parties sous d'autres cieux après avoir trouvé un époux. Beaucoup de garçons ont ramené leur épouse d'ailleurs et leur intégration dans la communauté du plateau semble parfois difficile. Ce qui explique, sans doute, que notre population n'a plus la belle unité d'autrefois où la solidarité n'était pas un vain mot, où les contacts humains étaient plus chaleureux. Toutefois elle reste très accueillante et très hospitalière, imprégnée des rapports ancestraux qu'elle a connus avec les pays du Diois dont elle garde encore les accents dans son patois et la cordialité dans ses contacts. Elle mène une vie assez heureuse, semble-t-il, assurée d'une bonne couverture sociale la garantissant contre les risques de la maladie (une société mutualiste fondée en 1953 regroupe la presque totalité des habitants de la commune), protégée des sinistres par son jeune Corps de Sapeurs-Pompiers volontaires fondé en 1977, capable encore d'élan de solidarité puisque le Eoyer Rural a été réalisé bénévolement par ses soins et permet encore de chaudes réunions qui rappellent un peu les soirées d'antan...

Le village de Vassieux en Vercors ne peut disparaître sur la longue route de l'histoire. Les sacrifices passés et la foi profonde en l'avenir de son ardente jeunesse sont le gage certain de sa pérennité. Encore faut-il que chacun sache prendre ses responsabilités à point nommé.

Nous avons affirmé, lors de la dernière campagne électorale municipale: " l'avenir de Vassieux est dans l'heureux mariage de l'agriculture et du tourisme ". Nous maintenons notre point de vue.

1/- L'agriculture et la présence de l'agriculteur sont les gages certains de l'avenir communal. L'exploitant n'est-il pas le premier protecteur de la nature et son travail conservera ce plateau dans sa grandiose ordonnance de terres exploitées et de forêts bien entretenues. Certes des exploitations agricoles disparaîtront encore, mais en nombre restreint. Celles qui survivront, bien équipées, dont le travail est parfaitement planifié, ajouteront à leurs biens fonciers les terres laissées libres de cultures. Le nombre des professionnels diminuera mais la production globale restera à peu près constante.

Nous aurions aimé protéger cette activité par la mise en place d'un Plan d'Occupation des Sols. Hélas, les premières études ont soulevé une vague de protestations de la gent rurale très attachée à son droit de propriété.

Peut-être aussi la dispersion de l'habitat et la situation de la zone agricole ne permettraient-elles pas, d'une manière équitable, la répartition des zones constructibles dans laquelle chacun aurait voulu pouvoir négocier une parcelle à bâtir dans les moments péuniairement difficiles, achat ou renouvellement du tracteur, construction de nouveaux bâtiments ou aménagement des anciens L'Administration n'a pas accepté cette distribution de lots à négocier à chaque agriculteur.

Le Conseil Municipal a donc ajourné l'étude du P.O.S. et demandé l'application de la législation nationale en matière d'urbanisme en moyenne montagne qui, d'une manière draconienne, protège l'agriculture.

Le problème de la limitation du nombre de constructions à usage de résidences secondaires (une dizaine ont été construites à Vassieux) semble ainsi résolu, le Service refusant pratiquement toutes les demandes

de certificat d'urbanisme, seuls, les abords des hameaux groupés pouvant recevoir de nouvelles résidences. C'est peut-être mieux ainsi : on évite le mitage du terrain, les exigences farfelues de certains habitants temporaires et leur main-mise sur la direction communale lorsqu'ils sont en nombre, suffisant.

Afin de regrouper ces demandes de constructions nouvelles, la Municipalité a demandé l'élaboration d'un projet de lotissement communal avec station d'épuration regroupant ses eaux usées et celle du bourg. Il verra, sans doute, le jour au printemps 80, si les tracasseries administratives ne retardent pas trop la marche du dossier. Les demandes concernant l'achat des 23 lots à construire (sur 53 que comporte le projet définitif) dans la première tranche assurent déjà le succès de l'opération.

2/- Le développement du tourisme doit être maîtrisé. Actuellement, les possibilités assez limitées de l'accueil ne permettent pas un essor très considérable du tourisme.

Cette maîtrise du tourisme doit rester dans les mains des habitants du village. Ils devront faire preuve d'initiative et d'esprit d'entreprise ; sans cela, l'exploitation touristique leur échapperait et s'ils toléraient la présence de promoteurs sur leur sol, Vassieux deviendrait alors un de ces villages où le tourisme dévorant a détruit en partie la qualité de vie, dégradé le paysage et ôté en grandes proportions les responsabilités de gestion communale de la population.

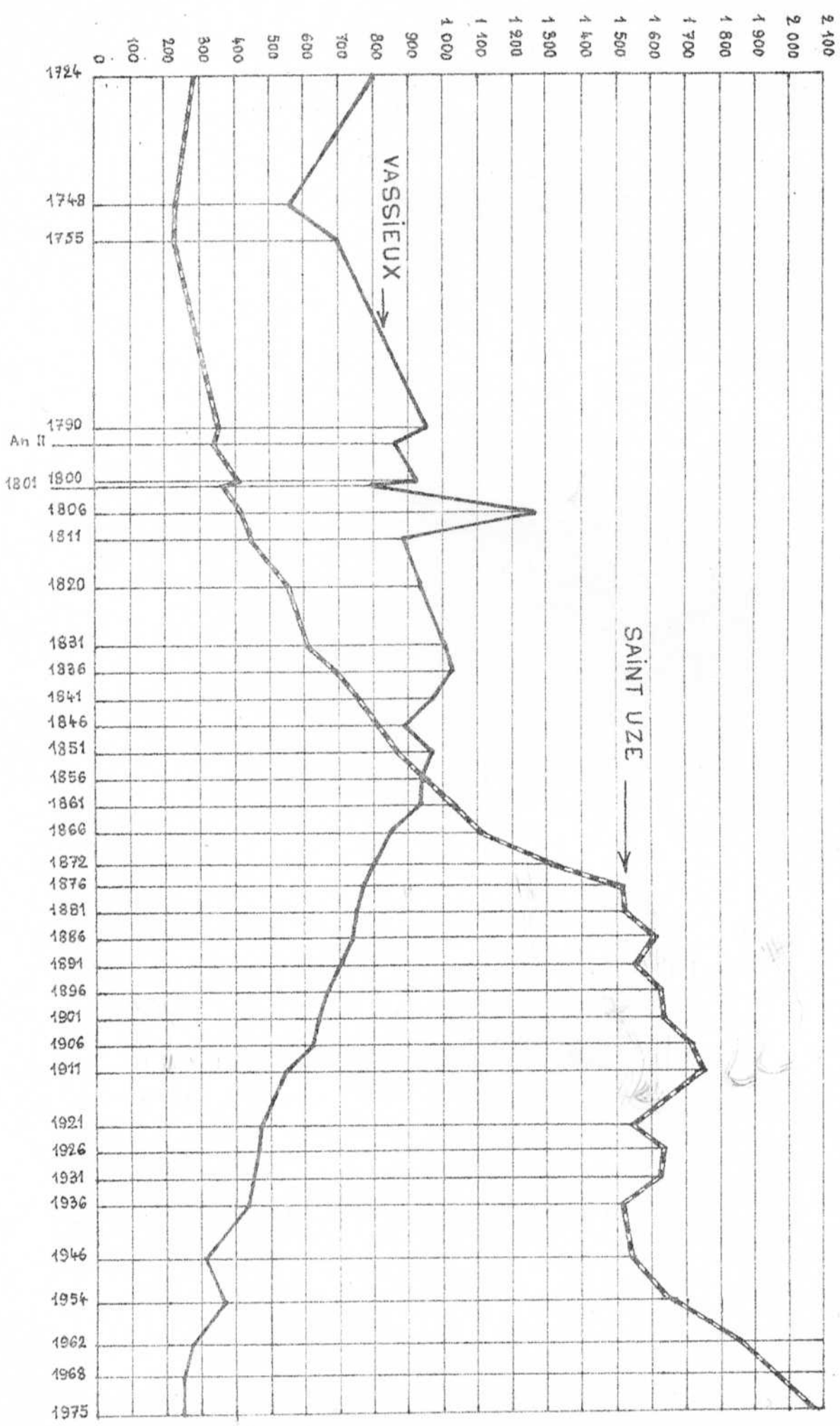
Celle-ci saura-t-elle accepter longtemps encore son existence actuelle ou se laissera-t-elle subjuguée par l'appât assez facile de l'apport touristique intense ? Nous pensons que cette jeunesse d'aujourd'hui sait apprécier son cadre de vie : elle sait en goûter les avantages certains et en accepter les difficultés.

Non, l'avenir de Vassieux en Vercors n'est pas sombre Il est assuré pour les longues années encore si tourisme et agriculture font bon ménage et si ses enfants savent eux-mêmes, et dès à présent, prendre en charge et avec courage les rênes de sa destinée.

J. ROUX

COURBES DÉMOGRAPHIQUES DE VASSIEUX ET DE SAINT UZE

DE 1724 A 1975



SAINT-UZE - VILLAGE OUVRIER - de 1880 à 1920 /

A - INTRODUCTION

Après Vassieux, petit village rural de montagne, voici Saint-Uze(1), un assez gros village industrialisé au 19e s., à 5 km de la confluence Galaure-Rhône.

L'occasion s'est présentée pour moi de faire raconter cette tranche d'histoire, intéressante pour la croissance du village et la formation d'une opinion en majorité républicaine : un ancien ouvrier céramiste, 42 ans de métier, fils et frère d'ouvriers(2), né au début de notre siècle dans une famille nombreuse et très modeste, établie à St-Uze depuis plusieurs générations, avait gardé ainsi que ses frères, des souvenirs très nombreux et précis, et il a bien voulu répondre à mes questions, et m'en proposer d'autres.

Il eût été regrettable de ne pas produire au jour ces " archives orales ". L'atelier devient usine ; les écoles publiques reçoivent la grande majorité des enfants ; l'attachement à une République qu'on voudrait populaire s'affirme, fortement lié à un anticléricalisme exacerbé après 1900. L'événement majeur, avant la Grande guerre mondiale, est la grève de 1903, qui fut bien plus qu'une revendication salariale.

En plein accord avec Mr BONNETON Léon, j'ai transcrit ses paroles, et il a bien voulu signer cette partie B de l'article. J'ai pu aussi contrôler et préciser certains faits grâce aux souvenirs de mon propre père, artisan établi à St Uze depuis avant 1890, et grâce à quelques enseignements obtenus de plusieurs personnes de milieux non ouvriers, dont les parents y avaient vécu avant 1914. J'ai consulté et utilisé - partie C - les registres des délibérations municipales. Enfin notre collègue et historien Roger PIERRE, qui a déjà collaboré avec l'A.U.E.D., a bien voulu me remettre un dossier sur les industries et le syndicalisme à St Uze, St Vallier et Ponsas. Le diplôme d'études supérieures de Bernard LECOMTE (3) (Archives départementales) m'a fourni quelques précisions sur l'histoire de la céramique dans le nord de la Drôme.

../..

-
- (1) Notre groupe AUED s'est arrêté au Pont de Suze, et sur la colline voisine, lors de notre sortie de 1975 dans la vallée de la Galaure.
 - (2) Le père entre à l'usine à 13 ans, y travaille jusqu'à 65 ans, meurt dans sa 91^{ème} année en laissant à ses enfants beaucoup de souvenirs. Le frère aîné entre à l'usine à 12 ans, y travaille 57 ans, reçoit la Grande Médaille d'or du travail en 1970.
 - (3) R 1 Mi -146 - Arch. Valence

Voici donc la mémoire d'un village, conservée, pour l'essentiel, par un homme du peuple, attaché à son métier, et aussi son jardin, sa maison, de jugement droit et honnête. Pendant 26 ans, il a été délégué du personnel de son usine.

On tiendra compte du cadre forcément limité de sa scolarité primaire, et d'un village qu'il n'a jamais quitté. Un historien pourrait utiliser, entre autres documents, ces souvenirs sans prétention de mise en forme.

A. BERNARD

P.S.- Les sous-titres, et les notes au bas des pages, sont de la Revue.

*
* *

B - COMMENT LE VILLAGE A VECU DE 1880 à 1920

I - DE 1880 à 1914 : LE CADRE ET LES CONDITIONS DE LA VIE OUVRIERE -

Vers 1880, c'est déjà un gros village, bien que moins étendu et peuplé que son voisin, St Barthélémy, de l'autre côté de la Galaure, resté plus paysan. La population a cru très vite, puis moins vite de 1876 à 1911 (1). Les ouvriers l'emportent de beaucoup. J'ai compté aussi une cinquantaine d'artisans, de 20 métiers différents, une trentaine de commerces, dont 14 petites épiceries, un nombre très élevé de cafés : plus de 30 avant 1914 ! Il existe de plus un café clandestin, sous l'abri d'une dalle de " marne " du coteau, qui touche presque par derrière à l'usine REVOL : on y vidait beaucoup de bonbonnes

Tout le village vit de ses usines et ateliers, échelonnés depuis le Pont de St Uze (fonderie et fabrique d'outils, puis de turbines) jusqu'à la Combe-Tourmente (2), à 2 km à l'est, où une poterie exploite l'argile commune proche (3). Mises à part cette grosse usine du Pont de St Uze et une scierie au milieu des peupliers bordant la Galaure, toutes les fabriques produisent de la poterie ménagère et hôtelière. Il y a la poterie brun clair à l'intérieur vernissé (biches (2), plats divers) et la porcelaine à feu ou grés (qu'il ne faut pas confondre avec la faïence que fabrique en 1880 une seule usine). La porcelaine à feu est très dure, plus épaisse que la belle porcelaine de Limoges, mais aussi étanche aux acides et aux graisses - De cassure luisante (4).

../..

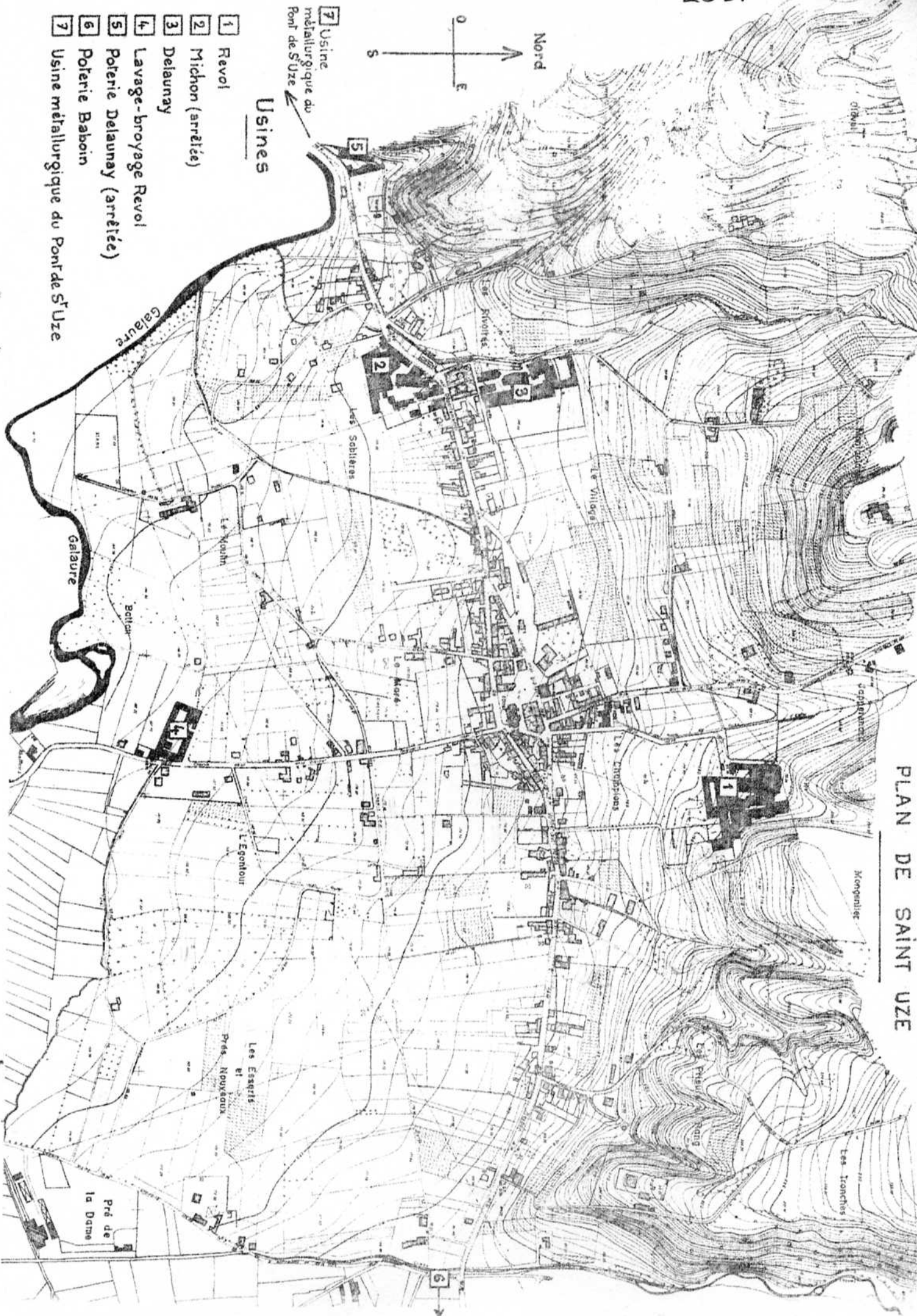
(1) Voir la courbe démographique.

(2) Marne : nom local de la molasse gréseuse ; combe : nom local d'un ravin à écoulement temporaire ; biche : récipient pour le lait.

(3) Voir le plan du village, du Pont de St Uze à la Combe-Tourmente.

(4) Voir C - I : Histoire de la céramique.

PLAN DE SAINT UZE



Nord

0
E
S

7 Usine
métallurgique du
Pont de St Uze

Usines

- 1 Revol
- 2 Michon (arrêtée)
- 3 Delaunay
- 4 Lavage-broyage Revol
- 5 Poterie Delaunay (arrêtée)
- 6 Poterie Baboin
- 7 Usine métallurgique du Pont de St Uze

Galaur

Galaur

Pré de
la Dame

On la cuit jusqu'à 1300° ou 1400°, et la poterie seulement à 800° (fourneaux chauffés au bois, et non au charbon, comme l'exige le grès). La matière a été longtemps extraite des carrières de sables kaoliniques de St Barthélémy, près des Roches-qui-dansent et Douévas (1). Plus tard on a mêlé ce kaolin à des kaolins plus fins, importés de Ste Foy l'Argentière, dans le Lyonnais, de St Yriek, et d'autres régions. Ces argiles sont écrasées, lavées, broyées, très finement (2). L'usine REVOL, la plus ancienne et importante, possède une grande installation de lavage et de broyage sur un canal dérivé de la Galaure, dénommé " Le Battoir " - parce que toutes les lessives de St Uze, qu'on faisait une ou deux fois par an, étaient rincées dans ce canal, à grands coups de battoirs, avant l'entrée dans les ateliers. C'était le temps où l'eau n'arrivait pas aux évier.

La motte d'argile bien épurée était posée par le tourneur et façonnée à la main sur son tour à pédale. Il avait payé pour son apprentissage un ouvrier expérimenté, puis reçu pendant 18 mois quelques gratifications. Il fallait des années pour devenir un bon tourneur. Il payait lui-même "aux pièces" sa finisseuse-garnisseuse qui posait les becs, les anses des cruches, soupières, etc...

Une autre technique consistait à presser l'argile molle dans des moules de plâtre. Après 1903 (on verra tout à l'heure pourquoi cette date) on coulait l'argile délayée en " barbotine " dans des plâtres qui absorbaient une partie de l'eau. Puis les moules étaient démontés, les pièces séchées, cuites (c'était le biscuit), décorées ou non, émaillées, soumises à une deuxième cuisson à haute température.

Les enfourneurs brûlaient 350 à 400 fagots pour une fournée de poterie commune, et du charbon de la Loire pour le grès. Ils subissent des chaleurs étouffantes. Dans tous les ateliers, on respire une fine poussière d'argile, et beaucoup étaient lentement atteints de silicose (on ne connaissait pas ce nom) qui devenait de la tuberculose. Pas de visites médicales professionnelles. Pas d'assurances sociales obligatoires. On ne profitait pas longtemps d'une retraite imposée par la maladie, sauf exceptions.

On comprend mieux les 30 cafés du village, et aussi l'importante consommation de " goutte " à la maison, avant le départ matinal pour la fabrique.

Car on part tôt, et la journée est longue: 12 heures - puis 11 et 10 heures avant 1914 (4). Mais ce temps de travail légal est en fait très inégal. L'ouvrier qualifié, payé " à prix fait " pour un lot de pièces, a un rythme de travail plus souple et variable que le manoeuvre qui entre et sort " à la cloche ". Il peut gagner jusqu'à 5 à 6 F par jour et se permettre, " la Saint-Lundi ", d'aller s'asseoir au soleil près de l'usine, une bouteille à portée de main, avec quelques camarades. Le manoeuvre gagne 2,5 (4), la femme environ 1,5 F.

../..

(1) Nous avons visité en 1975 une de ces carrières, sous la conduite de Mme THOMAS.

(2) Au moyen de cailloux de silice dits " de Dieppe ".

(3) Eau de vie souvent fabriquée par les bouilleurs de cru locaux. Elle coûtait 12 sous le litre.

(4) Voir C IV.

A la maison, on mange beaucoup de pain, à 6 ou 7 centimes le kilog, et de la pogne, seulement pour Pâques (on porte alors ses oeufs et son beurre chez le boulanger qui fournit la farine et cuit pour le prix de 2 sous par oeuf). Un ménage d'ouvriers achète souvent un porc, ou " une moitié ", à 90 à 95 F les 100 kilogs, à peu près le même prix que la viande de boucherie. Mais au moins a-t-on sur le saloir de sa cave le lard dont on mange un morceau presque chaque jour l'hiver. Il est très utile d'élever quelques lapins et poules, dans la petite cour ou au jardin, de posséder ou de louer une pièce de terre pour avoir ses provisions de pommes de terre (qui ne s'achètent pourtant que 2 F les 100 kg). Presque tous les ouvriers pères de famille cultivent un petit jardin maraîcher, -parfois loué - " après l'heure " (d'atelier) et le dimanche. Après la classe, et les jeudis, les enfants vont emplir dans les prés et au bord des chemins des paniers d'herbe pour les lapins, et faire des fagots de bois mort, appoint non négligeable au salaire des parents. L'ouvrière qui, elle, ne va pas au café, travaille le plus longtemps, et souvent plus durement que son mari. Et les enfants, malgré la loi d'obligation scolaire, ne vont pas tous à l'école jusqu'à 13 ans.

Les maisons ouvrières, jusqu'après 1880, sont restées petites, mal bâties en cailloux de rivière et pisé, incommodes. Puis St Uze s'est heureusement transformé, et en partie grâce à un personnage important, Hector REVOL, patron de la plus grande usine de céramique, maire de 1861 à 1873, puis de 1878 à 1889, on l'appelait avec respect " Monsieur Hector ". Et si son action, qu'on dirait aujourd'hui paternaliste, a servi des propres intérêts, au moins a-t-elle été intelligente et utile à la commune. Il a été estimé même de ses adversaires politiques, les républicains anticléricaux (1).

En 1860, avait été bâtie " l'église neuve ", le cimetière déplacé hors du village, un grand Christ dressé devant l'église en 1861. Mais il restait beaucoup à faire : démolir et reconstruire les vieilles maisons, améliorer les rues, faire des égouts, amener l'eau à des fontaines publiques. Cela s'est fait avant 1900.

H. REVOL a acheté maisons et terrains, fait construire des maisons à un ou deux étages, souvent mitoyennes, façade sur rue en roche de Crochat et de Rochetaillée (2). Et elles paraissent encore solides de nos jours. Il les revendait à ses ouvriers, à termes échelonnés et prix modérés - et leur louait aussi des jardins. Les ouvriers se trouvaient ainsi liés à l'usine.

A la même époque, plusieurs artisans et commerçants, se sont fait bâtir d'assez belles maisons à grandes fenêtres. Ce sont encore les plus belles du village.

En 1880, le Conseil municipal a fait un gros emprunt pour bâtir, en bordure de la " place ", centre du village, une mairie-école de garçons (deux classes en ce temps-là) vaste et belle pour l'époque, une école communale de filles, et un grand presbytère, face au côté nord de l'église neuve.

(1) Voir C II

(2) Le petit massif cristallin scié par la Galaure entre le Pont de St Uze et St Vallier.

La voirie a été améliorée, la combe proche de la mairie couverte. Un bureau de poste a été créé. Le Conseil municipal demandait qu'un tramway relie St Vallier au Grand-Serre, par St Uze, qui servirait grandement aux usines. Ce tramway à vapeur a circulé en 1893.

Il semble bien que Mr le Maire, appartenant à la bourgeoisie traditionnellement catholique et conservatrice, jugeait pourtant nécessaire l'amélioration de l'enseignement à l'école communale de filles, confié alors à une congréganiste. On était en 1880, et la laïcisation des écoles publiques n'était pas commencée. Peut-être cette religieuse congréganiste n'avait-elle pas son brevet de capacité ? En tout cas le Conseil municipal, en majorité républicain à la manière de J. FERRY, demanda son remplacement par une institutrice non congréganiste. Les conseillers ont voté à bulletins secrets sur cette importante question. S'il n'a pas voté avec son Conseil, ce qu'on ignore, au moins H. REVOL n'a-t-il pas démissionné.

x x

Ces années 1880 ont donc été très constructives. J'ai entendu dire plusieurs fois qu'H. REVOL, qui en 1889 avait refusé de se présenter à nouveau comme maire, tout en restant conseiller, avait dit de Louis MICHON, autre patron d'usine de céramique, mais franc-maçon anticléricale, qu'il était le plus capable de diriger les affaires de la commune. Et L. MICHON a été élu maire.

De 1889 à 1905, il a amené l'eau aux fontaines publiques, amélioré la voirie, les égouts, demandé une indemnité pour le médecin qui s'installerait à St Uze, fait agrandir la cour des garçons et construire un préau, fait accorder à chaque élève reçu au certificat d'Etudes un livret de Caisse d'Epargne, avec 5 frs, etc... (1)

Mais c'est surtout comme un des dirigeants du parti radical et anticléricale que les vieux Saint-Uzois ont entendu parler de Louis MICHON, et on va le voir à l'oeuvre pendant la grande grève de 1903.

II - UN VILLAGE DE PLUS EN PLUS REPUBLICAIN ET ANTICLERICAL -

Cette grève, célèbre dans l'histoire ouvrière du département, peut s'expliquer en partie par les progrès de l'esprit syndicaliste. Mais fondée en 1900 la Chambre syndicale des ouvriers de St Vallier, St Uze et Ponsas n'était pas anti-patronale, et voulait "maintenir les choses existantes" (2). Et c'est en 1903 qu'elle adhère à l'Union fédérative des Syndicats de la Drôme.

Or, de 1900 à 1903, il s'est passé à St Uze bien des choses importantes, qui sont les vraies causes de la grève : elle a été politique et anticléricale, contre un patron réactionnaire, et non contre le patronat local.

.../..

(1) Voir C II

(2) Voir C IV : origines du syndicalisme

Mr Hector REVOL est mort en 1901 et son fils Gustave est loin d'être aussi considéré. A la mairie, L. MICHON, autoritaire, interligent, dur avec ses adversaires les cléricaux dits "calottins" (appartenant à la minorité paysanne et commerçante) est un franc-maçon connu pour tel dans toute la région, et un ardent partisan des "vrais" républicains alors au pouvoir (1).

En 1902, par 11 voix sur 14 votants, le Conseil municipal émet le vœu que les religieuses de Saint-Joseph, maîtresses de l'école libre de filles, ne reçoivent pas l'autorisation d'enseigner. En 1903, l'école est fermée. Ce même Conseil municipal demande aussi que le poste de vicaire de la paroisse soit supprimé, comme inutile, et surtout parce que son titulaire est violemment anti-républicain. Ce vicaire, l'abbé GAUTHIER sera, pendant la grève, la bête noire des Républicains. Aussi combatif, plus violent encore que le maire, il injurie en chaire l'école laïque, ses maîtres estimés, les parents qui leur confient leurs enfants.

Dans les cafés, et par-dessus les minces clôtures de grillages entre les jardins, les ouvriers discutent avec passion de ces luttes locales et nationales. Ils lisent le " Progrès de Lyon ", ou le " Lyon républicain ", - et méprisent le " Nouvelliste " réactionnaire. Un enterrement civil est l'occasion d'un grand rassemblement "républicain" au cimetière, puis dans les nombreux cafés "rouges".

Or le vicaire est très lié avec la famille REVOL : on accusera le patron Gustave de vouloir soumettre ses ouvriers "à la calotte".

x x

Comment éclata cette grève ? L'ouvrier tisserand LOUVIER, de l'usine REVOL est dénoncé au patron par deux "mouchards" (et on connaît bien leurs noms) : il a lu, dans l'atelier, le journal de " La libre pensée " ! LOUVIER, un bon ouvrier, travaillait chez REVOL depuis 12 ans. C'est un ami du maire franc-maçon. Il est licencié.

Je suis persuadé que si Hector REVOL avait été le patron, il aurait réglé l'affaire, sans licencier LOUVIER.

Indignés, les ouvriers qualifiés quittent le travail, demandent le révoï des deux "mouchards" et la réintégration de LOUVIER. Refus du patron, qui ferme l'usine une semaine après, le 8 Mai. Les manoeuvres sont en chômage. Les quelques ouvriers non grévistes reçoivent leur compte.

Seule l'usine REVOL était concernée, mais tout le village est en effervescence. Les grévistes parcourent les rues et chantent "la Carmagnole" (2) et l'Internationale. Des gamins jettent des pierres sur le presbytère et l'abbé GAUTHIER est sifflé autant que la famille REVOL. Dans les cafés, les médisances et calomnies vont leur train.

../..

(1) voir C III : l'adresse au Président LOUBET et au Ministre COMBES, et tout ce qui concerne la lutte anticléricale.

(2) Une Carmagnole un peu adaptée aux circonstances locales.

Comment les ouvriers ont vécu, puis terminé la grève (Mai à Septembre 1903. On a dû, cet été là, manger encore plus de pommes de terre et encore moins de viande. Mais un certain nombre d'ouvriers qualifiés et des contremaîtres ont été embauchés dans quelques autres usines de St Uze, Ponsas, St Vallier. Les patrons MICHON et DELAUNAY - de St Uze - ont profité de ce personnel de qualité. Et n'était-ce pas aussi pour L. MICHON un bon coup à porter aux cléricaux méprisés et détestés ?

Et puis, il y a eu " le chantier ". Depuis des années, le Conseil municipal de St Uze demandait le classement de l'ancien chemin reliant St Uze à Beausemblant, qui permettrait de relier Romans à St Rambert d'Albon, en évitant le détour par St Vallier. Le maire de St Uze, en 1903, et le comte de la SIZERANNE (le châtelain de Beausemblant) présentent les démarches en haut lieu. Le chantier est ouvert, et embauche des grévistes.

Ils ont reçu l'aide matérielle et les encouragements de leur comité syndical. Quelques faïenciers de St Vallier et St Uze, de l'Union fédérative toute récente de la Drôme, du syndicat des potiers qui se reconstitue en 1903, et de celui que viennent de fonder les " ouvriers auxiliaires d'enfourneurs " (1). C'est à l'occasion de fêtes et défilés populaires qui suivent des conférences données par des militants que des collectes sont faites pour la caisse de solidarité (2).

Les républicains radicaux ont aussi approuvé et aidé les grévistes de St Uze (1).

Mais la grève dure, car le patron ne veut pas reprendre LOUVIER et il a embauché, loin de chez nous, dans la région de Digoin, des céramistes qu'il fera travailler selon une nouvelle technique, le coulage (voir ci-dessus I) pour supprimer des postes de tourneurs.

En Août, la plupart des grévistes ont trouvé du travail ici ou ailleurs. Quand G. REVOL rouvre l'usine le 1^{er} Septembre, quelques uns de ses anciens ouvriers et beaucoup de manœuvres y rentrent sans avoir obtenu gain de cause. En ce sens, la grève est un échec.

Mais ses conséquences sont importantes :

1/ On a vu jouer la solidarité syndicale, pour la liberté de penser. La moitié des faïenciers des trois communes étaient syndiqués. Le syndicat croît en nombre - (mais non celui des manœuvres) (3). En 1907, la moitié des patrons de St Uze-St Vallier, unis en " Union patronale " s'entendent avec les représentants syndicaux sur un tarif de salaires.

../..

(1) Voir C IV

(2) Même les ouvriers drapiers de Dieulefit ont envoyé une participation

(3) Voir C IV

2/ Les socialistes, qui avaient envoyé à St Uze des orateurs, gagnent des voix aux élections législatives (1). Les discussions politiques restent passionnées entre Républicains modérés et radicaux.

3/ L'anticléricalisme et le cléricalisme gardent leurs partisans passionnés, l'abbé GAUTHIER, devenu curé de la paroisse n'ayant quitté St Uze qu'en 1913. C'est à l'occasion de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, du retrait du droit d'enseigner en France à toutes les congrégations, et des inventaires des biens d'Eglise(2), que les disputes sont le plus âpres.

Mais je n'ai pas entendu parler de violences et manifestations publiques comme en 1903. Le grand Christ devant l'Eglise a été transporté sans dommages au rez-de-chaussée du clocher où il devait rester longtemps.

4/ Enfin, les conditions du travail ouvrier ont été changées. A partir de 1904, il y a eu une troisième usine de porcelaine à feu : l'usine DELAUNAY, qui jusque là avait été une poterie et une faïencerie - et cela grâce aux ouvriers qualifiés grévistes de REVOL.

Partout le coulage a remplacé largement le tournage. Les usines ont été un peu modernisées.

III - SAINTE UZE A LA VEILLE DE LA GRANDE GUERRE -

Le village reste ouvrier, et composé à peu près des mêmes familles. Pas encore de main d'oeuvre étrangère. Dans les ateliers et dans les maisons on vit à peine mieux qu'avant 1900. Mais on ne chôme pas ; on est un peu mieux payé. Quelques secours du Bureau municipal d'assistance atténuent les misères les plus criantes (3).

Le curé, nommé en 1913, est en tout différent du prédécesseur : plus d'éclats à propos d'école et de catéchisme (que suivent presque tous les enfants, même si les parents ne sont pas pratiquants). Le maire, depuis 1905, (où il a été élu de justesse contre le patron DELAUNAY), est un brave homme pacifique, membre du parti radical socialiste, majoritaire dans la commune.

Les instituteurs des écoles laïques sont de bons maîtres très respectés, attachés à la République et la morale laïque. Plusieurs de leurs élèves les mieux doués continuent leurs études dans les écoles primaires supérieures de St Vallier, Romans et Bourg de Péage. L'école

.../...

(1) alors que ce parti était "insignifiant" avant 1903 (R. PIERRE)

(2) Voir C II - à propos de la location du presbytère.

(3) Un cas : la famille de l'aliéné PERRIER se compose de sa femme malade et sourde, et de deux filles gagnant chacune 1 F par jour.

privée catholique, recréée après le départ des religieuses, ne reçoit qu'une minorité de filles. On est depuis longtemps, et on reste, pour ou contre la pratique religieuse, mais sans les violences du début du siècle.

Dans les cafés et les jardins maraîchers, les discussions sont plus politiques qu'anticléricales. Les mêmes journaux sont toujours très lus, et on est inquiet. Comment va évoluer la République ? Et n'aurons-nous pas une guerre à cause des Allemands ou des Russes ? Le service militaire vient d'être porté de deux à trois ans. Les familles s'émeuvent.

Saint-Uze se sent différent de ses voisins, restés plus paysans et qui croissent peu - et aussi de la " ville " qu'est Saint-Vallier. Le tramway y conduit facilement : on y va au marché, si vivant, et dans ses magasins, plus modernes qu'à St Uze.

Mais c'est à St Uze qu'on aime se retrouver, et par groupes. Dans les cafés, qui n'ont jamais été aussi nombreux, on boit beaucoup d'absinthe, les samedis et dimanches. Les plus importants ont des jeux de boules, distraction préférée des hommes du village, ouvriers en majorité.

En dehors des fêtes familiales autant que religieuses de Noël, Premier de l'An et Pâques, les plus belles fêtes sont les deux vogues annuelles, qui durent deux jours, et plus belle encore, la célébration du 14 Juillet : retraite aux flambeaux la veille au soir, jeux populaires, grand banquet couvrant la moitié de la Place, avec, au dessert, beaucoup de chansons patriotiques, lancer de montgolfière, très beau feu d'artifice : la Mairie républicaine fait bien les choses dans ce village de 1700 habitants.

Toutes ces fêtes sont animées par une fanfare, fondée en 1873, sur l'initiative des patrons MICHON, DELAUNAY et peut-être REVOL, et dont St Uze est très fier. Son recrutement est démocratique : ouvriers, commerçants, artisans.

St Uze possède aussi depuis 1887 un corps de sapeurs-pompiers qui défile en casque et costume, lors des fêtes. Mais le matériel est bien rudimentaire. Le Conseil municipal subventionne aussi la société locale de Secours Mutuels, et une Union artistique et sportive.

En somme un village populaire, comme plusieurs autres au nord de la Drôme, mais qui grandit plus vite, vote plus à gauche. Certains espèrent qu'il sera bientôt " d'extrême gauche ", c'est-à-dire, en ce temps là, socialiste.

IV - COMMENT SAINT UZE A VECU LA GUERRE ET SES LENDEMAINS IMMEDIATS -

La mobilisation générale avait été ressentie, comme partout en France, comme l'annonce de grands malheurs pour les familles des jeunes gens sous les drapeaux, et des plus jeunes classes mobilisables. Comme partout on a fait d'abord l'union sacrée.

Puis on s'est lentement organisé pour vivre le moins mal possible. Une " soupe populaire " a aidé les ménages, les premiers mois.

Et le village a eu cette chance qu'un certain nombre de mobilisables (non les plus jeunes) ont été mobilisés sur place pour la Défense militaire. L'usine métallurgique du Pont de St Uze a fabriqué des pièces métalliques et des obus. Les usines de céramique ont fabriqué des récipients de grés très dur et étanche, pour les acides et matériaux destinés aux explosifs (1).

Cependant la fabrication de la vaisselle ordinaire continuait tant bien que mal. Avec l'aide de quelques mobilisés des vieilles classes et quelques prisonniers de guerre, la culture des champs a été assurée. Je n'ai pas le souvenir de restrictions comparables à celle de la deuxième guerre mondiale, ni de marché noir.

Mais le prix de la vie a monté vite après 1910, bien plus que les salaires. L'indemnité de vie chère a été accordée en 1919. Mon frère, ouvrier spécialisé à l'usine DELAUNAY, qui gagnait 195,15 F par mois en 1910, en a gagné 444,60 en 1919. Il faudra attendre les suites de la grande grève de 1920 (2), pour avoir une augmentation de 20 %. Mon frère gagne 655,95 en 1923 - y compris l'indemnité de vie chère.

x x

J'arrête à cette fin de la Guerre ces souvenirs d'ouvrier de Saint-Uze. Ensuite, il y a tant de transformations dans les conditions de travail qu'il faudrait raconter une autre histoire.

L. BONNETON

*
* *

..//..

(1) A Saint-Uze, aux trois quarts ouvrier (selon certaines sources peut-être contestables) 16 paysans ont été tués à la guerre, 44 ouvriers et 15 non ouvriers ni paysans.

A Claveyson, uniquement rural, le pourcentage des tués a été de 52,3 pour mille, et à Saint-Uze 42,8 pour mille.

(2) Voir C. IV

C - EN ANNEXES A LA PARTIE B :

extraits et résumés de documents déposés aux Archives publiques, et de quelques articles de presse de l'époque.

I - HISTOIRE DE L'INDUSTRIE CERAMIQUE A ST UZE ET ENVIRONS -

1°- Bernard LECOMTE - Diplômé d'Etudes supérieures - R 1 - Mi 146
(Arch. Départementales)

En 1789, les frères REVOL entreprennent à Ponsas la fabrication de la porcelaine brune ou poterie de grès, à partir de mélanges d'argiles et kaolins du voisinage.

En 1800, ils transfèrent leur usine dans le petit village de St Uze. Elle prospère rapidement, et en 1835 compte 100 ouvriers et probablement six fours. L'exemple est suivi par d'autres fabricants à Ponsas et St Vallier. Les pots à usage domestique et cruches à bière se vendent bien en France, à l'étranger et jusqu'en Afrique.

En 1862, 11 usines à St Vallier, Ponsas et St Uze.

Alors que les poteries cuisant à 800° seulement l'argile commune sont de moins en moins nombreuses.

Dès avant 1914, les fabricants de porcelaine ou grès ont remplacé les sables de Douévas, entre Ponsas et St Barthélémy de Vals, par ceux de Ste Foy l'Argentière (Lyonnais).

La fabrication reste importante à St Uze grâce aux qualités de ce grès cérame : dureté, imperméabilité aux acides et aux corps gras. A certains moment on a pu l'évaluer à 1/10 de la production française de ce genre d'ustensiles culinaires.

2°- Roger PIERRE - Dossier d'Archives départementales transmis à A. BERNARD

En 1790, St Uze comptait 359 habitants dont "120 avaient besoin d'assistance".

Le chimiste RAYMOND et l'Allemand MULLER ont créé cette "porcelaine brune" (fabriquée par REVOL à St Uze en 1800) qui est primée à l'Exposition de Paris en 1806 "pour sa solidité et son lustre".

Les REVOL écoulent vers 1844, 600.000 pièces de cette porcelaine.

A partir de 1855, la houille pour chauffer les fours - vers 1300-1400° - arrive de la Loire par voie ferrée. De grands progrès dans la fabrication ont lieu après 1860 et surtout 1873, chez les REVOL. Et le patron de l'usine MICHON, imprime au haut de ses lettres d'affaires : "Manufacture de porcelaine à feu brune et blanche - Cruchons à bière et à liqueurs - Articles de fantaisie" (1880) (1).

Les ateliers de poterie commune n'occupent plus que 37 ouvriers en 1891, les deux fabriques REVOL et MICHON occupent 163 ouvriers et ouvrières, 170 en 1898, 200 en 1903. Progression analogue à St Vallier.

.../...

(1) Arch. Départ^{les} 13 M 309

A la fin du 19^e siècle, dans le triangle St Vallier, St Uze, Ponsas, les industries de la céramique, non compris les potiers isolés, fournissent du travail à 528 ouvriers. Il faut compter aussi les métallurgistes du Pont de St Uze, les papetiers de Rochetaillée.

II - LA MODERNISATION DU VILLAGE - (d'après les comptes-rendus des réunions du Conseil municipal : archives municipales et archives départementales : 13 M - 309 - Extraits et résumés).

Apparaît très tôt, au 19^e siècle, le nom de Gustave REVOL, patron de la grande usine, et maire de St Uze, présenté comme " généreux sans ostentation ", " un bon père ". Il meurt en 1861. " Tout le pays est désireux d'avoir pour maire son fils qui a fait toutes ses classes latines et qui est doué de toutes les vertus de son père ". (Lettre au Préfet qui à cette époque nomme les maires).

Hector REVOL tint ces promesses. Nommé en 1862, démissionnaire en 1873 (pour surmenage et fatigue du fait de ses multiples occupations), réélu presque sans interruption, et presque à l'unanimité par son Conseil municipal de 1879 à 1889, il fut un réalisateur. Voici un extrait de sa lettre de démission au Préfet en 1889 :

" Ne pouvant plus consacrer à la Mairie le temps nécessaire, mon devoir est de me retirer J'ai d'ailleurs à peu près terminé les travaux de transformation de ma commune en près de 28 ans de service ... Aucun motif politique n'intervient dans la détermination que j'ai prise... Je suis et reste le fidèle serviteur de la République. J'estime qu'à la condition d'être honnête et modérée, elle constitue actuellement, quoiqu'on en dise, le seul gouvernement possible en France Je suis heureux de la confiance que m'ont témoignée, sans aucune défaillance, mes chers administrés ".

En 1896, il décline le renouvellement de son mandat de conseiller municipal : il devait mourir en 1901. Le Conseil, considérant que " de grands travaux ont été édifiés ... (1) que Mr REVOL a contribué pour une large part, tant au point de vue de ses efforts administratifs que par un bienveillant concours pécuniaire à l'assainissement, à l'embellissement et à la prospérité de la ville a l'honneur de solliciter (pour Mr REVOL) de Monsieur le Ministre de l'Intérieur la distinction de la Légion d'Honneur ".

Le maire en 1896, est Louis MICHON, d'opinions politiques toutes différentes. Cette Légion d'Honneur ne fut pas accordée. Mais ce vœu du Conseil municipal témoigne de la haute estime dont jouissait H. REVOL.

Et la modernisation du village est poursuivie :

- 1896 (suite), demande de classement comme chemin d'intérêt commun du chemin de St Uze à St Rambert d'Albon (2).
- 1897, le Conseil municipal choisit l'électricité pour l'éclairage public.
- 1903, "La commune de St Uze devient de jour en jour plus importante au point de vue de l'industrie et du commerce ... ". Le Conseil municipal demande l'installation du téléphone. Un emprunt est voté.

../..

(1) Décrits dans la partie B

(2) Il deviendra "la route" construite pendant la grève de 1903

- 1906, " Les trois quarts de la population appartiennent à l'industrie et un quart seulement à l'agriculture Un marché serait nécessaire
- 1910, Une horloge publique est placée dans le haut du clocher.

III - LES REPUBLICAINS CONTRE LES CONGREGANISTES ET LE CLERGE LOCAL -

1880 - Le Conseil municipal,

" considérant que l'opinion publique demande la substitution des instituteurs et institutrices laïques aux communautés religieuses enseignantes ... (selon le vœu) de l'immense majorité des conseils municipaux et de l'Administration supérieure qui veulent soustraire l'éducation des jeunes générations à l'intolérance, au fanatisme religieux, pour les élever au contraire dans l'amour et la connaissance des principes sur lesquels repose la Société civile née de la Révolution de 1789 ...,

que "le cléricanisme sous l'inspiration des Jésuites et de leurs adeptes poursuit avec acharnement l'esprit moderne ... que les communautés religieuses font servir à cette propagande le pouvoir et l'influence qu'elles tiennent de l'éducation publique notamment par des distributions d'almanachs et de brochures,

" Considérant que l'enseignement de l'Etat doit être confié exclusivement à des maîtres et à des maîtresses élevés et formés dans les établissements de l'Etat et placés sous sa surveillance immédiate émet le vœu que la direction de l'école communale de filles soit confiée à une maîtresse laïque ".

Vote à bulletin secret : 13 votants, 9 voix pour, 2 bulletins blancs, 2 bulletins non.

1900 - Arrêté du maire interdisant " les processions sur tout le territoire de la commune, motivé par la possibilité de désordre pouvant être occasionné par le langage violent du vicaire de St Uze, qui attaque les pouvoirs publics et les autorités municipales ". (Le Conseil municipal est alors composé de sept radicaux, dont le maire, et neuf républicains).

1901 - Le Conseil municipal constate que " ce vicaire continue à semer la haine et la division entre les citoyens de la commune que le service des cultes peut être assuré par un desservant sans le secours d'un vicaire ... et demande que ce poste soit supprimé le plus vite possible par Mr le Ministre des cultes ".

1902 - Appelé à donner son avis sur la demande d'autorisation formulée par les soeurs de St Joseph qui dirigent à St Uze une école libre de filles (autorisation imposée par la loi de 1901), le Conseil municipal " considérant que cet enseignement est contraire à l'esprit de la loi de 1882; qu'il prêche l'intolérance et fait naître la haine des enfants les uns pour les autres ... qu'il est hostile à la République,.... qu'il est actuellement la seule cause des dissentiments qui subsistent dans nos régions essentiellement républicaines " (telle la grosse majorité de la population de St Uze) le Conseil municipal émet par 11 voix sur 14 " un avis absolument défavorable à cette demande des soeurs de St Joseph ". (L'adjoint DELAUNAY, patron d'usine, républicain mais non anti-cléricale, démissionne à la suite de ce vote).

- 1904 - Adresse du Conseil municipal unanime au Président de la République E. LOUBET (un Drômois) et Mr COMBES, ministre " envoient leurs félicitations pour l'énergie déployée par le Ministre dans la vigoureuse campagne anticléricale, l'encouragent à poursuivre les réformes politiques et sociales nécessaires, qui sont la base d'un gouvernement véritablement républicain ".
- 1904 - Depuis la fermeture de l'école congréganiste en 1903, on s'attend à ce que l'école publique reçoive une quarantaine d'élèves de plus, et le Conseil municipal demande son agrandissement. (En fait, une école libre non congréganiste fut ouverte peu après).
- 1906 - A la suite de la loi de 1905 concernant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'église et le presbytère sont classés bien communaux. Un inventaire est fait de ces biens, et le presbytère sera loué 350 F au desservant (1).
- 1907 - Malgré quelques modifications à la loi de séparation, le Conseil municipal maintient à l'unanimité moins une voix le statu quo, et refuse au curé GAUTHIER la jouissance gratuite pendant 18 ans de l'église et des objets de culte - Motif : " Il n'a cessé depuis huit ans de semer à St Uze la discorde parmi les citoyens ... et tend encore à exciter la division et la haine ".

IV - ORIGINES ET DEVELOPPEMENT DU SYNDICALISME à SAINT UZE ET DANS LE DISTRICT INDUSTRIEL VOISIN-(extraits du dossier transmis par R. PIERRE).

1°- DUREE DU TRAVAIL & SALAIRES -

- 1891 - Les ouvriers qualifiés, tourneurs et mouleurs, sont moins nombreux (51) que les manoeuvres (73) - et seulement 19 " indifférenciés " dans les ateliers de poterie commune. Mais l'esprit de solidarité s'est développé plus tôt dans cette minorité de faïenciers(2). La journée est de 12 heures - La durée légale est portée à 10 heures 30 ... après 1900 et 10 heures après 1904. Il ne semble pas que les lois de 1892 et 93 qui limitaient la durée du travail des femmes et des enfants, avec certaines dérogations, aient été bien appliquées, ni celles de 1900 et 1904 " parce qu'elles heurtaient des habitudes invétérées et des méthodes de travail très anciennes."
- 1900 à
- 1904

.../...

(1) Le curé quitta le presbytère, et s'installa dans une autre maison du village. Il ne semble pas que l'inventaire dans l'église ait donné lieu à des manifestations sur la voie publique. Des catholiques assemblés dans l'église chantaient des cantiques (renseignement donné par une famille catholique).

(2) Terme usuel, mais assez impropre, la faïence n'étant pas la production principale).

Les salaires ont lentement augmenté : en 1812, 2,50 F ; 1848, 2,5 à 3,30 F. En 1891, chiffres analogues. Une femme gagne de 1,25 F à 1,50 F. En 1903, REVOL déclare 5 F pour les ouvriers qualifiés, 3 F pour les manoeuvres, 1,5 F pour les femmes, 1 F pour les enfants.

2°- PREMIERES RESISTANCES ET PREMIERES ASSOCIATIONS AVANT LA LOI DE 1884 QUI LEGALISAIT LES SYNDICATS PROFESSIONNELS -

- 1853 - Une grève des métallurgistes du Pont de St Uze.
- 1873 - Une grève des potiers de Ponsas et l'organisation des premiers groupes d'entr'aide, bien modestes, telle une société de secours mutuels à Ponsas.
- 1883 - La "chambre syndicale des ouvriers de St Uze" est aussi une société de secours mutuels, et elle décline rapidement : 30 membres en 1884 et 5 en 1903.

3°- UN MOUVEMENT SYNDICAL PLUS VIGOUREUX APRES 1884 -

- 1900 - Chambre syndicale des ouvriers faïenciers de St Vallier, St Uze et Ponsas : 258 membres.
- 1901 - " Ce syndicat ne nourrit aucune hostilité contre les patrons ; il a été créé pour le maintien des choses existantes ". (Le Journal de Valence).
- 1903 - Il entre dans " l'Union fédérative des syndicats de la Drôme " fondée en 1903 à Romans. En dehors de ce syndicat d'ouvriers qualifiés, une cinquantaine de manoeuvres se groupent et entrent à leur tour dans l'Union fédérative ; - puis est fondé un syndicat des ouvriers auxiliaires enfourneurs de St Uze, St Vallier et Ponsas, lui aussi fédéré. C'est en Mai 1903, qu'éclate la grève, de caractère politique, (racontée en B). Mais ces ouvriers syndiqués, souvent anticléricaux et radicaux, sont très rarement de tendance socialiste. " A la veille de la grève de 1903, l'influence socialiste était encore insignifiante ". (R. PIERRE).

4°- LES SYNDICATS PENDANT ET APRES LA GREVE -

On a vu que les grévistes de l'usine REVOL chantaient la Carmagnole et l'Internationale (1) ; mais ils se contentaient de chanter et siffler.

Ils furent moralement et matériellement aidés par le Syndicat des faïenciers et l'Union fédérative drômoise: (revoir le récit de Mr BONNETON, en B).

..//..

(1) "sans emblèmes " note un rapport de la Gendarmerie qui avait envoyé quelques gendarmes pour surveiller les manifestations.

Le parti radical, alors très influent au gouvernement et dans beaucoup de départements, s'intéressa aussi à cette grève, dans le cadre de sa campagne anticléricale et anti-réactionnaire. Ses dirigeants valentinois invitent à manifester leur solidarité "à leurs braves camarades, les ouvriers grévistes de St Uze, qui défendent le bien le plus intime de l'homme, la liberté de pensée, que menace un patron réactionnaire poussé lui-même par les cléricaux du pays". Une collecte est faite pour eux.

Si la grève n'atteint pas son but (l'ouvrier libre-penseur n'est pas repris à l'usine), elle a des prolongements syndicaux. A la fin de 1903, le Syndicat des faïenciers compte encore 118 membres, se renforce en 1904 et 1905, se maintient à peu près les années suivantes. Il réunit à peu près la moitié des ouvriers qualifiés des trois communes. Mais les manoeuvres n'ont pas la même indépendance professionnelle et morale et leur petit syndicat est dissous en 1910.

De leur côté les patrons, très divisés pendant la grève, se rapprochèrent ensuite et cinq sur dix d'entre eux formèrent en 1907 un syndicat patronal, qui se vit opposer, sur la question des tarifs de salaires, les revendications ouvrières. Des concessions furent faites de part et d'autre.

5° - APRES LA GUERRE MONDIALE -

Après ces cinq années où l'opposition politique et syndicale était impensable à St Uze, la vie politique et syndicale reprend dans un contexte national. La vie est devenue de plus en plus chère.

En 1920, dans le district de St Vallier, St Uze, Ponsas, quinze établissements comptent 700 ouvriers céramistes. Le Syndicat demande une augmentation de 20 %. Les patrons offrent 10 % et " la faveur (sic) d'ajouter une heure supplémentaire à la journée de 8 heures ". Le 9 Février la grève est générale pour les 700 ouvriers qui maintiennent leur demande. Le 1^{er} Mars, les patrons acceptent finalement les 20 % = 14,4 F et 18 F pour les hommes, 10 et 12 F pour les femmes (1).

Cette même année 1920, le 11 Mai, le Syndicat applique l'ordre de grève (83 grévistes sur 110 ouvriers) à l'usine métallurgique du Pont de St Uze - ordre donné par la Fédération C.G.T. des Métaux en solidarité avec la Fédération des Cheminots. Mais c'est l'échec pour toute la France, et la grève cesse au Pont de St Uze le 25 Mai.

Les salaires y sont de 18 F pour les ouvriers, 13 F pour les manoeuvres, et la journée est de 8 heures (2).

A.B.

(1) Sources : Statistiques des grèves de 1920 - La Drôme socialiste - N° 17 et 18.

(2) " : Archives nationales.

Lecture recommandée : Les origines du syndicalisme et du socialisme dans la Drôme (1850-1920) R. PIERRE - Editions sociales - 1973.

COMMUNIQUES

1° - RAPPEL : prévoir, à partir du 1^{er} Juin, l'ouverture du Musée de site préhistorique de Vassieux - Renseignements en Mairie de Vassieux.

2° - Sur les richesses souterraines du Diois : " URSUS SPELAEUS ", bulletin annuel du Groupe spéléologique de Saint-Benoît en Diois, réserve son n° 5 - 1980, réalisé par l'Association Plein Air Vercors, à la présentation d'une seule cavité, et publiée, avec le récit de la découverte, (grotte non située, par souci de protection) 20 photographies en noir et blanc, format 21 x 29,7, d'une beauté éblouissante, prises dans cette Grotte aux Excentriques, à inscrire dans le Patrimoine Spéléologique français. Prix 30 F. - Trésorier : BAUDDUIN Martial, " Le Moulin " - SAINT BENOIT EN DIOIS 26340 SAILLANS.

3° - Sur " La Drôme dans les siècles obscurs : 5^e - 11^e siècles ". Une exposition est ouverte aux Archives départementales - 14, rue de la Manutention à Valence, du 1^{er} Mars au 22 Avril (Entrée libre).

Il faut remercier Mr ERMISSE, directeur des Services, et les jeunes archéologues (Mr ALCAMO et Mme BOIS, qui nous avait montré en 1978 la belle motte de la Tour d'Albon) de nous donner à voir et surtout imaginer (l'historien G. DUBY le recommandait récemment au petit écran à propos, justement, de l'An Mil) ces civilisations du haut Moyen-Age, dans un quasi désert humain. Des objets de fouille relativement peu nombreux - presque tout ayant disparu - et commentés avec prudence ; quelques restes typiques de la décoration de nos églises les plus anciennes ; des cartes et graphiques parlants ; et surtout de nombreuses et magnifiques photos, assez souvent des vues aériennes, de nos vieux châteaux et mottes féodales, telles celles d'Albon et de Montmiral, et la maquette de celle-ci, très démonstrative. Vous lirez aussi quelques textes émouvants.

Un accueil aux visiteurs sera organisé pendant les heures d'ouverture des Archives : 8 h $\frac{1}{2}$ - 17 h $\frac{1}{2}$ du lundi au vendredi ; de 10 à 12 h et 14 h à 18 h le samedi.

4° - Sur le n° 24 du Courrier du Parc naturel régional du Vercors : " Vercors et élevage " - Pris 8 F. - Lire en particulier ce qui concerne l'élevage des vaches, chèvres et moutons ; les nouveaux aménagements des sentiers de randonnées ; les enfants du Royans à la découverte du Diois, avec notre collègue Mme SAINT-FELIX. Le n° 23 avait été consacré au Bois dans le Royans.

Abonnement annuel 30 F. - P.N.R.V., B.P. 14 - 38250 LANS EN VERCORS.

+++++

STATION DE RECEPTION
N° 14, B.P. 14

Communication : A. H. E. D.
C. G. P. V. (C. G. P. V. de Vercors)

COTISATIONS A REGLER & BULLETINS ANTERIEURS DISPONIBLES /

Membres titulaires, et abonnés, sont invités à verser dès maintenant - s'ils ne l'ont fait déjà - la même somme de 25 F à " A.U.E.D. VALENCE " - C.C.P. n° 5744-20 T LYON. Au reçu des bons de commandes des établissements scolaires et autres, un memorandum en trois exemplaires leur sera adressé. La Revue " ETUDES DROMOISES " publie trois numéros (dont un double).

1°/ Peuvent être commandés à Mile BERNARD - 6, rue Ch. Péguy - VALENCE, les numéros antérieurs énumérés ci-dessous. Des Tables analytiques 1971-1977 sont disponibles au prix de 1 F l'exemplaire.

Années	Prix de l'unité	Années	Prix de l'unité
1973 - n° 1 et 2 ...	3 F	1978 - Les monuments	
1974 - 2 et 3/4 ...	3 F	religieux	15 F
1975 - 1 et 2 ...	4 F	1978 - n° 1/2 et 4	8 F
1975 - 3/4	6 F	1978 - 3	5 F
1976 - 2/3 et 4 ...	6 F	1979 - 1	8 F
1977 - 1	4 F	1979 - 2/3 et 4	10 F
1977 - 2/3 et 4 ..	6 F		

Pour toute commande, ou adhésion nouvelle, joindre le chèque postal ou bancaire, pour le compte A.U.E.D., et indiquer au dos l'affectation du versement, et l'adresse d'expédition. Pour un ou deux bulletins isolés, une participation aux frais d'envoi est souhaitée.

2°/ Bulletins groupés :

- 1- Sur le Haut-Diois (1977 et 1978), l'ensemble de : 3 bulletins = 20 F
- 2- Sur le Royans (1979), l'ensemble de 2 bulletins = 15 F

Grâce aux services du C.D.D.P., qui nous aident plus que jamais, ils peuvent être commandés (chèque joint pour A.U.E.D.- C.C.P.) à :

Monsieur l'Inspecteur d'Académie
C.D.D.P. - B.P. 2110
26021 VALENCE CEDEX

par les enseignants de l'Education Nationale.

Portez toujours au dos du chèque votre adresse d'expédition, votre fonction, l'affectation précise du versement.

+ + + + +

ETUDES DROMOISES N° 1/2 - 1980 -
N° C.P.P.A.P. 61 467.

Duplication : A.U.E.D.
(Cddp, 36, av. Ecole normale, Valence)

Le gérant :
A. HERITIER.